



ACTES DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE

SOMMAIRE

I. Lettre du Recteur majeur

Réactions à la dernière lettre du Recteur majeur — Rencontre fraternelle de générations — Expérience du « second noviciat » en Amérique latine — La redécouverte de la prière — Ne pas perdre le contact avec la source — Le problème dramatique du sous-développement — La « géographie » de la faim — La prise de conscience des peuples sous-développés — Le sous-développement n'est pas un simple fait économique — La présence courageuse de l'Eglise — La Congrégation face au sous-développement — L'action de la Congrégation — Une responsabilité commune — Nulle collusion avec la richesse, ni avec le pouvoir — Dans un dynamisme de charité — Se libérer d'une mentalité bourgeoise — Payer de sa personne — Ayons des idées claires sur notre apostolat — Notre vocation d'« éducateurs » — Une formule toujours valable — Une éducation libératrice — Faisons un examen de conscience — Donnons à nos jeunes le sens social — Notre préférence ira toujours vers les pauvres — Intégration des diverses oeuvres — Regardons la réalité avec courage — Références.

II. Le chapitre général spécial (ce cahier ne comporte aucune communication).

III. Dispositions et normes (aucune communication).

IV. Communications

Normes pour l'Ordo missae et le bréviaire — Nouveaux évêques salésiens — Nomination de Provinciaux — Solidarité fraternelle.

V. Activités du Conseil supérieur et initiatives d'intérêt général

VI. Documents

Lettre des confrères qui ont pris part au « Curso de actualización asceticopastoral » en Amérique Latine.

VII. Enseignement pontifical

Le courage de la vérité pendant cette période de crise — L'espérance, force animatrice de dynamisme humain et chrétien — Rappel du Concile à la vertu de pauvreté, tant personnelle qu'ecclésiale — Aspects positifs d'un temps d'épreuves — Les tentations de l'athéisme — Renouveau dans la fidélité: programme de l'après-Concile.

VIII. Confrères défunts (2e liste de 1970).



I. LETTRE DU RECTEUR MAJEUR

Turin, juillet 1970

Bien chers Confrères, fils bien-aimés,

Diverses circonstances m'ont obligé à différer ce rendez-vous périodique. Vous savez combien agréable est pour moi cette rencontre; j'espère que vous-mêmes vous y trouverez joie et profit.

Réactions à la dernière lettre du Recteur majeur

A en juger par la volumineuse correspondance que vous m'avez adressée, il apparaît que ma lettre du mois de mars a suscité un peu partout des réactions positives. Elle nous a fait prendre conscience des responsabilités que nous avons à l'égard de notre propre vocation, à l'égard des frères qui composent nos communautés, à l'égard de tous ceux qui à notre contact se sentent appelés à suivre le Seigneur de plus près, selon le charisme de Don Bosco.

Parmi toutes les lettres qui me sont parvenues en réponse à ce sujet, j'en ai choisi une qui, à mon avis, résume les sentiments de nombreux confrères. L'auteur en est un jeune confrère, qui est actuellement étudiant à une Université pontificale. Je pense que vous aurez plaisir à en connaître les passages les plus significatifs. J'ai cru y trouver cet équilibre serein qui est à la base des efforts constructifs que chacun de nous est appelé à fournir en ce moment comme membre de la Congrégation.

« ... Après avoir médité vos paroles je voudrais résumer mes impressions par un « merci » et par la promesse de faire passer votre enseignement dans la vie. Merci surtout pour la compréhension si profonde des problèmes et des inquiétudes des jeunes confrères. Votre attention se fixe alternativement sur deux aspects de la Congrégation: à l'analyse anxieuse et affectueusement sévère des exagérations, des faiblesses, des imprudences, fait suite aussitôt la compréhension de tout ce qui est

valable. Si nous pensons à tant de Salésiens fidèles, l'optimisme s'impose. Vous savez bien que nombreux sont les jeunes qui cherchent une voie dans la sincérité et l'amour. Vous savez qu'au-delà de l'impétuosité propre à cet âge, que dans leur enthousiasme se cache une volonté réelle de faire pénétrer dans notre monde le charisme de Don Bosco pour le sauver. Je pense à Don Bosco qui a su orienter avec une grande compréhension l'impétuosité d'un Cagliéro, d'un Magon.

Malheureusement on n'entend que les protestations de quelques aigris, et bien souvent on nous assimile à cette minorité. Je suis convaincu que beaucoup de jeunes confrères sont d'accord avec moi. C'est pour cela que je vous écris ces lignes au nom de ceux qui ne crient pas, mais qui travaillent pour changer ce qui doit être changé. Votre lettre nous aidera à nous engager davantage. Dans le silence de la méditation vos paroles feront un bien immense.

Je pense que vos paroles et surtout votre exemple feront réfléchir nos confrères plus âgés. Un compagnon me disait naguère: « Tel prêtre m'a réconcilié avec la Congrégation ». Nous avons besoin de ces Salésiens qui nous réconcilient avec la réalité, avec nous-mêmes. Cela ne veut pas dire qu'ils doivent toujours dire « oui »... La « transmission », voilà le problème vital. Nous, les jeunes, nous ne pouvons pas partir de rien. Il y a des valeurs qui demandent à être transmises, parce que ce sont elles qui font la Congrégation.

On dit que l'avenir est entre nos mains. Mais je dirais qu'il n'est pas moins entre les mains de nos aînés. Un jour, vous avez dit que dans la pensée des parents tous leurs enfants étaient égaux. Puisque l'avenir ne peut se construire sans le passé, notre avenir ne dépend pas que de nous. Le seul climat possible à cette transmission c'est la communauté avec son esprit de famille. Père, ne vous laissez pas d'insister. Nous voulons être des adultes, des fils adultes, certes; mais cela ne doit pas détruire la famille. La volonté d'éviter la masse ne doit pas nous faire perdre l'esprit de communauté. Je crains, et bien d'autres avec moi, que la recherche exagérée de la technique, pour démocratique qu'elle se prétende, risque de tuer ce que beaucoup nous envient: l'esprit de famille. Un religieux me disait: « Vous avez bien vos défauts, mais si vous perdez votre esprit de famille, vous ne serez plus salésiens!... ».

... Bien cher Père, je crois que beaucoup de jeunes attendent de vous, comme moi-même et avec gratitude, des orientations optimistes.

Il est évident que vous aurez à subir, directement ou indirectement, des cris de protestation. Mais dans les difficultés et dans les peines, qui de nos jours sont partie intégrante de toute autorité (je pense par exemple au Saint Père), prêtez votre oreille à la voix silencieuse de tous ces jeunes salésiens qui sont à vos côtés. Père, allez de l'avant ! La vérité finit par s'imposer à l'intime de l'âme, là où la démagogie et la mode sont mises en échec par une méditation profondément sincère... ».

Rencontre fraternelle de générations

Cette longue citation nous invite tous à réfléchir, jeunes et moins jeunes. Dans la recherche humble et sincère du vrai bien de la Congrégation, chacun de nous est appelé à donner et à recevoir quelque chose de positif. L'affrontement fraternel des différentes générations avec leurs mentalités diverses, la conscience aussi de leur complémentarité, et surtout la charité vécue « verbo et opere, corde et animo » dans chacune de nos communautés sont autant d'éléments qui contribuent à redonner de l'élan, de la vigueur, de l'assurance et de la fécondité à notre vocation.

A propos de charité, je suis heureux de vous signaler que j'ai reçu à la suite de plusieurs Chapitres provinciaux des nouvelles réconfortantes. Elles s'accordent à dire que ces journées de réflexion et de débats se sont déroulées dans un climat de franchise et de liberté, de filial attachement à la Congrégation, de charité fraternelle, de respect mutuel, et quelquefois même de joie salésienne.

Il est évident que nous sommes mis en présence de problèmes nombreux, complexes et urgents, qui intéressent la vie de la Congrégation et de chacune de nos Provinces. Nous ne pouvons pas les éluder, ni les sous-estimer. Pour leur trouver une solution adéquate, il faut les affronter. Pour cela il n'y a qu'une méthode: nous compléter, nous aider entre nous, tendre tous nos efforts vers le même but. Par dessus les tensions émotionnelles, il nous faut apprendre à jeter des ponts et vaincre les obstacles. C'est dans l'union de toutes les forces (et elles ne manquent pas!) que nous trouverons le salut. La désunion, au contraire, nous conduirait à une bien triste désintégration.

Expérience du « second noviciat » en Amérique latine

Vous avez sans doute appris que récemment j'ai passé quelques semaines en Amérique latine. Entre autres événements, j'ai eu la joie de rencontrer les confrères qui étaient en train de faire leur « second noviciat ».

Ce « second noviciat », qui avait été décidé par le 19^e Chapitre général présente les limites et les imperfections de n'importe quelle expérience. Cependant, les confrères qui y prirent part ont reconnu les grands avantages d'une telle expérience. Voici quelques témoignages recueillis au terme de ce « Cours d'actualisation ascético-pastoral » (tel est le nom qui a été donné à ce second noviciat).

« C'est un grand bien que d'avoir donné à ce cours une tonalité essentiellement spirituelle fondée sur la théologie. Les cours de théologie contemporaine, de théologie biblique et morale, de psychologie religieuse, nous ont ouvert des horizons plus vastes et plus clairs sur la vie chrétienne, salésienne et sacerdotale.

Les idées théologiques que nous avons acquises jour après jour nous seront utiles pour mieux réaliser notre apostolat. Maintenant, grâce à notre professeur, nous avons découvert la théologie et ses liens avec la vie.

Nous avons eu le temps et les moyens de réorganiser notre vie, de reconnaître nos limites et les obstacles qui réduisent l'efficacité de notre activité.

Le cours, avec ses moments de réflexion et d'étude, a augmenté ma confiance dans le sacerdoce, m'a rendu davantage responsable dans mon engagement au Christ.

Nous avons vécu une véritable fraternité religieuse en nous efforçant d'entretenir le dialogue avec nos supérieurs et en cherchant à mieux nous accepter avec nos différences de caractère et de tempérament.

Le service à table et l'entretien de la maison ont été exemplaires, non pas moins que la participation aux cours ».

Ces différentes appréciations me paraissent avoir été bien résumées par la lettre collective que les participants à ce cours ont voulu adresser, à travers ma personne, à tous les confrères de la Congrégation:

« Dans la réflexion et l'étude nous avons touché du doigt un besoin urgent qui se fait sentir partout dans la Congrégation. Nous avons besoin de combler le vide spirituel que notre agitations a laissé s'in-

staurer. Nous sommes persuadés que sans une base spirituelle solide, notre travail apostolique devient de moins en moins efficace.

Nous sommes heureux de vous exprimer notre satisfaction et de vous dire notre joie et notre nouvel élan après cette rencontre avec Dieu, avec nous-mêmes, avec la Congrégation, au niveau de l'Eglise. De cette rencontre nous sortons revitalisés et enrichis à tous points de vue ».

La redécouverte de la prière

Aux paroles si riches de ces chers confrères, je désire ajouter quelques pensées. Elles concernent le thème capital de la prière. Ce sujet fondamental revient sans cesse dans mes discours, mes interventions et mes circulaires. Mais il revient surtout dans ceux du Saint Père et dans les écrits de ceux qui ont la pesante responsabilité de guider des âmes religieuses.

J'ai pu m'entretenir avec chacun des participants du « second noviciat » et aussi avec les membres de l'équipe des responsables de ce cours. Eh bien, voici l'impression dominante et réconfortante que j'ai retirée de ces conversations: tous se disent heureux de cette initiative. Pendant les six mois passés à San Antonio de los Altos, ils reconnaissent avoir pris conscience d'un vide creusé par les années d'une vie active et mouvementée. Ils disent aussi avoir redécouvert avec joie et enthousiasme la prière. Pour nous c'est un appel pressant que celui qui nous vient de San Antonio de los Altos!

Dans une brochure substantielle, intitulée *Théologie de la vie religieuse*, le Père Joseph Aubry montre clairement que la vie de prière des religieux « actifs » (c'est notre cas) ne peut être conçue, dans la ligne de *Perfectae Charitatis*, comme une réalité en soi. Le lien entre la prière et l'action apparaît désormais davantage, car il est devenu intrinsèque. Mais il ajoute aussitôt que ce nouveau rôle de la prière ne diminue en rien la nécessité absolue de la prière. Cette nécessité découle de la nature de notre vocation de consacrés, c'est-à-dire de personnes offertes à Dieu. La prière est une forme vivante et efficace de cette offrande à Dieu. C'est la prière qui nous permet de puiser à la Source vive les énergies dont nous avons besoin pour lutter contre les forces du Malin. Enfin, c'est la prière qui assure l'efficacité, la fécondité à notre apostolat, à tout apostolat.

Ne pas perdre le contact avec la source

Il est bon de rappeler que chacun de nous n'est pas autre chose qu'un envoyé, un instrument. Si le salésien, come d'ailleurs tout autre apôtre, se coupe de la source, il n'est plus rien. « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». A la lumière de l'expérience quotidienne les paroles du Seigneur apparaissent chargés d'une redoutable vérité.

Nous avons sous les yeux des cas bien tristes de personnes brillantes, très actives, qui suscitaient l'admiration. Puis, à un moment donné, ils se sont écroulés, révélant leur vide intérieur.

Il nous faut vérifier sans cesse si nous vivons véritablement sous la dépendance du Seigneur. Aujourd'hui surtout, nous sommes enclins au « péché de l'apôtre », je veux dire à cette recherche inconsciente de soi-même, à la poursuite de ses propres idées. C'est précisément ce péché qui donne l'illusion d'une activité apparemment féconde.

Soyons-en convaincus: seule la prière permet à l'apôtre, au salésien, de réaliser le contact avec Jésus-Christ et de vivre ce « mystère » que lui-même doit vivre d'abord avant de l'annoncer aux autres. Il ne s'agit pas, en effet, de transmettre une leçon apprise avec soin et bien récitée ou d'une cérémonie correctement célébrée. Il s'agit de « témoignage » et, jusqu'à un certain point, de communication d'une expérience vécue. « Ce que nous avons vu et touché, voici que nous vous l'annonçons ». Saint Jean peut-il être plus clair?

Pour conclure, je voudrais, mes chers Confrères, que cesse expérience des participants au « Second noviciat » grave à nouveau dans nos coeurs cette conviction: que le Salésien qui ne prie pas est un non-sens, que son activité, quelle qu'elle soit, finit par se dégrader en un activisme purement humain. Il ressemble à un moteur qui tourne à vide, inutilement, et qui finit par couler une bielle.

Il n'est pas nécessaire de connaître toutes les écoles de spiritualité et leurs problématiques. Regardons autour de nous tous ces confrères qui vivent leur foi en toute logique et simplicité, sans faire de grands raisonnements, mais dans l'humble écoute de la parole de Dieu. Ils vivent avec Jésus, en contact filial, confiant et fortifiant avec notre Père céleste.

Grâce à Dieu, ces confrères sont nombreux. Ils sont la richesse de la Congrégation. Beaucoup d'entre eux font un travail apostolique merveilleux, même au milieu de situations épineuses. C'est le résultat

évident d'un « progrès intérieur » qui ne peut venir que du contact avec la source de la vraie vie.

Le problème dramatique du sous-développement

J'ai fait allusion à mon voyage en Amérique latine. J'y suis allé, d'abord pour rencontrer les Pères provinciaux en trois villes précises, et aussi afin de me rendre compte de la mise en pratique des décisions prises au Congrès de Caracas, en 1968.

Il y avait un sujet important qui me tenait à coeur et que je voulais traiter au cours de ces rencontres... Quelle est la position de notre Congrégation face au problème du sous-développement?

Nous avons approfondi ce sujet. Nous avons défini des orientations, pris des résolutions pratiques. Mon désir est de retracer pour vous tous, dans cette lettre, les idées maîtresses et les orientations développées dans ces trois réunions. J'y ajouterai quelques directives et conseils pratiques d'intérêt général. En effet, cette question du sous-développement nous concerne tous, en tant qu'hommes, en tant que chrétiens, et donc aussi, en tant que salésiens. Ce problème ne connaît pas de frontières. C'est surtout une réalité qui met en cause notre charisme et notre mission de salésiens. Toutes ces raisons m'ont poussé à faire du sous-développement le thème principal de ma lettre. Ce faisant, je pense aux milliers de salésiens qui vivent et travaillent dans ces deux-tiers du monde où sévit la faim.

Le sous-développement, et son corollaire, le développement sont des problèmes très complexes. Les spécialistes, eux-mêmes, ne sont pas d'accord sur la définition ou, mieux, sur les traits essentiels du sous-développement.

Le Père Lebrét, expert en la matière, cite les caractères suivants: a) un revenu national bas par tête d'habitant; b) sous-alimentation d'une partie importante de la population, et diffusion des maladies de masse; c) agriculture primitive, routinière, non mécanisée; d) insuffisance des infrastructures, (routes, production d'énergie électrique, hydraulique, thermique, trafic des ports... etc.); e) industrialisation squelettique; f) analphabétisme; g) manque ou insuffisance de techniciens ou de spécialistes.

L'encyclique *Populorum progressio* nous décrit en termes douloureux quelques situations « sous-humaines », fruit du sous-développe-

ment: les carences matérielles de ceux qui sont privés du minimum vital, et les carences morales de ceux que l'égoïsme a mutilés; les structures oppressives, qu'elles soient le résultat des abus de la propriété ou qui ils proviennent des abus du pouvoir, ou de l'exploitation des travailleurs, ou de l'injustice des contrats. C'est ainsi que se créent des situations qui « crient vers le ciel »:

Quand des populations entières, privées du nécessaire, vivent dans un état de dépendance tel qu'il leur enlève toute initiative et toute responsabilité, et même toute possibilité de promotion culturelle et de participation à la vie sociale et politique, grande est la tentation de repousser par la violence de pareilles injures à la dignité humaine.

La « géographie » de la faim

On parle aujourd'hui de la « géographie » de la faim, et cette carte effrayante comprend les deux-tiers de la population mondiale. Il y a, certes, des différences. Tous ne subissent pas le sort inhumain de ceux qui « doivent chercher chaque jour leur nourriture dans les poubelles, ou de ceux que l'on recueille chaque matin morts de faim pendant la nuit dans les rues de certaines villes d'Asie ». Cette géographie nous révèle une constante tragique: la misère noire avec ses inévitables séquelles: les maladies, l'ignorance, l'immobilisme attardé, l'insécurité, l'oppression, etc... On a d'ailleurs fait remarquer qu'il serait illusoire de parler d'intelligence et de liberté à celui qui a un niveau de vie « infra-humain ».

« Quand donc le monde occidental prendra-t-il conscience, — dit Mgr Camara —, que la misère détruit même la créature humaine en la réduisant à un avilissement infra-humain? Quand donc comprendrons-nous que "liberté" est un mot vide de sens pour celui qui a une maison qui ne mérite pas le nom de maison, qui n'a pas de véritable nourriture, ni de vêtement, ni un minimum de possibilité d'éducation et de vrai travail... ». Dans une interview à Pierre Gheddo, Mgr Camara dit encore: « Je pense souvent que ces dons divins de l'intelligence et de la liberté sont presque un luxe pour celui qui vit à un niveau infra-humain. A quoi sert alors l'intelligence? A quoi sert alors, la liberté? On dit souvent: il faut respecter la personne humaine, la liberté individuelle. Très bien, mais, il faut ajouter: certaines conditions préliminaires sont nécessaires pour que la personne humaine puisse s'exprimer,

pour que l'intelligence et la liberté puissent servir à quelque chose. Chez celui qui est soumis à un état de sous-alimentation tout s'atrophie, et l'intelligence et la dignité humaine et le sens de la liberté individuelle... ».

La prise de conscience des peuples sous-développés

Cette situation, grave en soi, devient très grave, parce que les moyens de communications sociales en font, précisément, prendre conscience, non seulement aux intéressés, qui ont le strict devoir de tenir les yeux ouverts, mais aussi à l'humanité tout entière. Le Saint Père en faisait déjà la remarque en 1965, à l'épiscopat de l'Amérique latine. « La masse prend de plus en plus conscience de la précarité de ses conditions de vie; elle ruminé un désir incoercible et bien justifié de mutations satisfaisantes; elle manifeste, parfois avec violence, une intolérance croissante qui pourrait constituer une menace pour les structures fondamentales d'une société bien organisée ». Aux « campesinos » de la Colombie, il affirmait, à l'occasion du Congrès eucharistique de 1968: « Nous connaissons vos conditions de vie; pour beaucoup d'entre vous, ce sont des conditions misérables, souvent inférieures au niveau normal de la vie humaine. Maintenant, vous nous écoutez en silence... Quant à nous, nous écoutons, plus attentivement encore, la clameur qui monte de vos souffrances et de celles de la plus grande partie de l'humanité ». Après avoir rappelé tout ce que l'Eglise avait fait dans le passé, par ses Encycliques sociales, il ajoutait: « Mais, aujourd'hui, la question est devenue grave, car vous avez pris conscience de vos besoins et vos souffrances, et comme tant d'autres à travers le monde vous ne pouvez tolérer que de telles conditions durent indéfiniment, et qu'on ne leur trouve pas un prompt remède ».

P. Hourtart, un sociologue, explique: « Grâce à la généralisation des moyens de communications qui permettent des échanges rapides, tant physiques qu'idéologiques, l'humanité vit à l'échelle planétaire. Si ce phénomène nous fait saisir l'unité du genre humain, malgré les différences culturelles il comporte aussi l'inéluctable prise de conscience des déséquilibres qui sont des sources de divisions dans le monde d'aujourd'hui. L'homme des pays du tiers-monde a supporté, jusqu'à maintenant, les effets matériels et moraux de ces déséquilibres... Mais

la situation est pire encore lorsque nous en décelons les causes profondes. Devons-nous alors nous étonner de voir grandir le sentiment d'une profonde injustice? Cette situation est encore aggravée par l'inéquitable et toujours croissante répartition des biens entre riches et pauvres, entre individus et nations. Quelqu'un a pu dire que la pauvreté est un sous-produit du bien-être, et que les pays sous-développés sont, pour une part, la rançon du développement des autres. Ainsi, tandis que les uns accroissent leur richesse et leur confort, les autres, par une vertigineuse progression géométrique, sombrent dans la misère.

Paul VI, dans *Populorum progressio*, affirme avec courage: « Il faut se hâter: trop d'hommes souffrent, dit-il. La distance qui sépare le progrès des uns et la stagnation, la régression même des autres, ne cesse d'augmenter ». Il nous avertit que ni la seule initiative individuelle, ni le simple jeu de la concurrence ne suffiront à dénouer la situation. Il ne faut pas courir le risque d'accroître encore la richesse des riches et le pouvoir de puissants, tout en laissant les pauvres dans leur misère, en rendant plus lourde la servitude des opprimés ».

Les statistiques ne font que confirmer ces tristes vérités. Je n'en cite qu'une, suffisamment éloquente: en 1939, le niveau de vie aux Etats-Unis était quinze fois supérieur à celui de l'Inde; aujourd'hui, il est trente-cinq fois plus élevé.

Le sous-développement n'est pas un simple fait économique.

Les citations rapportées plus haut insistent particulièrement sur l'aspect économique du sous-développement, la faim, la misère. Cet aspect est certainement très important, mais, il n'est pas le seul. *Populorum progressio* le dit clairement: « Le développement ne se réduit pas simplement à la croissance économique. Pour être authentique, le développement doit être intégral c'est à dire tendu vers la promotion de tout homme et de tout l'homme... ». Il doit être une promotion culturelle, sociale, politique, et, évidemment, morale et religieuse.

L'ignorance religieuse, par exemple, avec toutes ses conséquences dans le comportement moral, social et civique représente un aspect du sous-développement. Mgr Huygue dit, en effet, qu'on ne doit pas reconnaître comme pauvres uniquement ceux qui sont dépourvus des biens de la fortune, ou de la sécurité dans leur travail, mais aussi tous

ceux qui sont privés des biens essentiels à la vie humaine et surnaturelle, et que nous possédons nous-mêmes. Les pauvres sont certes ceux qui ne mangent jamais à leur faim, ceux qui sont mal logés, ceux que leurs conditions de travail placent dans un état de permanente insécurité. Les pauvres sont aussi ceux qui ne sont pas aimés, ceux dont le foyer est dévasté, ou qui n'en ont jamais eu, ceux dont le coeur vit dans un désert. Les pauvres, sont ceux qui n'ont pas le réconfort de l'estime des autres. Les pauvres, enfin, sont ceux qui ne possèdent pas la lumière de la vie divine, et ne savent pas que le Christ vient surtout pour eux, et qu'il frappe à la porte de leur vie ».

Il y a aussi le fait de la délinquance juvénile, et, maintenant, le fléau envahissant de la drogue. Ce sont, pour ainsi dire, des aspects du sous-développement. Bien que la drogue soit un produit particulier de la société dite de bien-être, elle est également très répandue dans les milieux de la misère. Les causes en sont diverses, le résultat identique. Les jouisseurs y recourent parce que leurs paradis artificiels ne leur suffisent pas; les miséreux, au contraire, y cherchent une évasion à leurs tristes réalités.

La présence courageuse de l'Eglise

Que l'Eglise s'intéresse aux problèmes sociaux ne date pas d'aujourd'hui. Qu'il suffise de rappeler les remarquables encycliques sociales, de *Rerum novarum* à *Populorum progressio*. Devant l'urgence du problème et sa gravité mondiale accrue, l'Eglise a réagi d'une manière concrète. Nous avons déjà nommé *Mater et magistra*, *Pacem in terris*, *Populorum progressio*; nous pouvons ajouter *Gaudium et spes* du Concile Vatican II, les Documents de l'épiscopat latino-américain réuni à Medellín en 1968, les Documents des Conférences épiscopales d'Afrique et d'Asie. Dans ces documents, l'Eglise dénonce courageusement la situation et ses abus; elle condamne les injustices; elle demande à tous les hommes de bonne volonté de s'unir dans la lutte contre le sous-développement. « Les peuples de la faim interpellent aujourd'hui de façon dramatique les peuples de l'opulence ».

A ce cri d'angoisse, l'Eglise tressaille et demande à chacun de répondre à son frère dans l'amour. « Elle dénonce le scandale d'inégalités criantes, non seulement dans la jouissance des biens, mais plus

encore dans l'exercice du pouvoir. Tandis qu'une oligarchie jouit, en certaines régions, d'une civilisation raffinée, le reste de la population, pauvre et éparpillée, est privée à peu près de toute possibilité d'initiative personnelle et de responsabilité; souvent même, elle est réduite à des conditions de vie et de travail indignes de la personne humaine. Les documents de Medellín stigmatisent l'absence de solidarité qui, au plan individuel et social, portent à commettre de véritables fautes. Ces fautes, c'est évident, "se cristallisent" dans les structures injustes qui caractérisent la situation en Amérique latine ».

Le Pape Paul VI fit cette promesse aux « campesinos » de Colombie: « Nous continuerons, dit-il, à dénoncer les inégalités économiques injustes entre riches et pauvres, les abus préjudiciables, certains actes arbitraires. Nous continuerons à encourager les desseins et les programmes des autorités responsables, ceux des organisations internationales comme ceux des nations nanties en faveur des populations en voie de développement ». Tout ceci concourt à démontrer que, depuis Vatican II, l'Eglise éprouve une sensibilité renouvelée face aux conditions de vie dramatiques de millions d'hommes. Nous en trouvons une preuve, mais non la seule, dans la parole autorisée du cardinal Léger, qui, dans cette affaire, on le sait, paie de sa personne. Il affirme: « Entre tout ce que le Concile peut nous inspirer de bien, rien ne me semble plus important qu'une attitude totalement nouvelle en présence du problème de la pauvreté. Nous devons même dire que le Concile n'aura servi à rien, s'il ne réssit pas à nous réveiller et à nous faire adopter cette nouvelle attitude ».

La Congrégation face au sous-développement

Et, maintenant, tout naturellement, nous nous posons cette question: — Face à un phénomène qui intéresse à ce point l'Eglise, quelle a été dans le passé, quelle est aujourd'hui la position de la Congrégation? — Par un concours de circonstances spéciales, ce n'est que dans ces dernières années, avouons-le, que le problème a été posé dans les termes que nous lui connaissons aujourd'hui. Cependant, à y regarder de près, le souci de Don Bosco, et donc son travail parmi les jeunes, ont pour origine une situation de sous-développement: les jeunes délinquants des prisons de Turin, issus de milieux misérables. Ce fait

nous autorise à répondre, sans plus, que le problème des pauvres appartient au charisme de la Congrégation depuis ses origines. Don Bosco lui-même nous le confirme dans les « Mémoires de l'Oratoire ». En effet, introduit dans les prisons, sous la conduite de Don Cafasso, pour y exercer le ministère pastoral, il fut tellement frappé de la condition de ces pauvres jeunes gens qu'il commença effectivement à rechercher le moyen de prévenir cette tragique situation. Il prit une décision courageuse; ce fut le début de son Oratoire et de son Oeuvre.

« A ce moment-là, dit-il, une chose m'apparut avec évidence: que les jeunes gens rencontrent à leur sortie de prison une personne bienveillante qui s'occupe d'eux, les suivent les jours fériés, s'efforce de leur trouver du travail chez un honnête employeur, leur rende quelques visites pendant la semaine, alors, ces jeunes gens mènent une vie digne, oublient le passé, deviennent de bons et honnêtes citoyens ».

Chaque fois qu'il décrit son oeuvre et en énumère les bienfaits, Don Bosco souligne cette méthode apte à prévenir la délinquance.

Voici quelques citations entre mille, glanées dans les conversations et les écrits de Don Bosco. Elles sont tirées de ses « Lettres »: elles expriment sa pensée, me semble-t-il, avec clarté et fidélité.

En 1877, il écrivait au Dr. Carranza, président de la Société de St. Vincent de Paul à Buenos-Ayres: « L'expérience nous prouve que le seul moyen de protéger la société est de prendre soin des enfants pauvres. En recueillant les enfants abandonnés, on diminue le vagabondage, on diminue le nombre des voleurs à la tire. Ceux qui, peut-être, seraient allés remplir les prisons, qui seraient devenus le fléau permanent de la société deviennent, alors, de bons chrétiens, d'honnêtes citoyens, l'honneur de leur pays et de leurs familles, en gagnant honnêtement leur pain ». Une lettre adressée au frère de Joseph Vespignani nous laisse entrevoir son courage, son audace, son esprit d'initiative quand il s'agit de sauver des jeunes.

« Dans les choses utiles à la jeunesse en péril et propres à gagner des âmes à Dieu, je vais de l'avant... jusqu'à la témérité. Aussi, votre projet d'entreprendre une oeuvre en faveur des enfants pauvres et menacés, de les tirer du péril d'être jetés en prison; d'en faire de bons citoyens et de bons chrétiens... c'est-là le but que nous poursuivons " nous-mêmes ". Pour lui, la portion privilégiée de la société sont les enfants du peuple » (lettre au préfet de Turin, 3.1.1873).

L'action de la Congrégation

Mais nous pouvons alors nous demander comment la Congrégation, dans ce premier siècle de son existence, a répondu à cette vocation, à sa destinée. En toute honnêteté et objectivité, en toute justice à l'égard de milliers de confrères qui ont édifié la Congrégation dans la ligne tracée par Don Bosco, on peut répondre que, dans son ensemble, malgré les inévitables et humaines déficiences, elle y a répondu fidèlement. Oui, dans l'ensemble et la complexité de son vaste développement dans le temps et dans l'espace la Congrégation a été fidèle. Je n'ignore pas pour autant l'hypertrophie de certaines oeuvres dont l'orientation n'a pas donné un témoignage assez clair du charisme salésien. Il s'en est suivi une certaine atrophie des oeuvres restées fidèles à ce charisme. Nous devons nous pencher avec attention et sérénité sur cette réalité, nous organiser au mieux afin de pouvoir apporter les corrections et les améliorations nécessaires à l'implantation, où que ce soit, d'oeuvres authentiquement salésiennes.

Je disais naguère que dans certaines régions il nous faudra prendre un virage serré et courageux pour retrouver la ligne authentique de Don Bosco. J'y insiste. Ceci dit, je pense qu'en toute sincérité, on ne peut pas ne pas désapprouver certaines contentations, certaines condamnations en bloc, comme si l'ensemble de la Congrégation s'était écarté de la voie tracée par Don Bosco. On ne peut songer à établir séancetenante la liste des oeuvres très nombreuses que les salésiens ont fondées et développées dans tous les continents pour le bien des pauvres. J'espère que nous pourrons en avoir, à temps voulu, la liste complète et mise à jour; ceci, non par vaine ostentation, mais par reconnaissance envers les confrères qui se sont dépensés dans de multiples oeuvres de bienfaisance. Nous aurons ainsi le tableau de toutes nos activités en faveur de ceux que Don Bosco appelait « la portion privilégiée de la société, les enfants du peuple ».

On se rend compte, avec évidence, que le nom de la Congrégation salésienne est lié à celui de la jeunesse pauvre et abandonnée, que salésien signifie: souci et promotion des pauvres, même si les formes et les proportions varient avec les pays. Mes chers confrères, faut-il donner des précisions sur ce point? ne serait-ce pas un triomphalisme déplacé?... Je pense, en ce qui me concerne, qu'en parler est un devoir de justice et d'honnêteté. Cependant, nous devons nous soumettre

nous-mêmes à un examen sévère, sans nous dissimuler les défauts et les limites de la Congrégation, ni celles de notre action. Je suis le premier à dénoncer nos défauts, abus, ou déformations. Je constate avec peine, çà et là, des attitudes et des réflexions hostiles à la Congrégation: elles sont exagérées. Je remarque aussi une sorte de masochisme, une certaine aigreur dans l'appréciation de nos oeuvres et de nos activités actuelles.

Certes, il y a des choses à rectifier, je l'ai dit, il y a des orientations à changer. Le Chapitre général pourra approfondir les idées maîtresses et donner, en conséquence, des directives générales. Toutefois, les critiques et les jugements généralisés qui prétendent accuser la Congrégation de déviation, comme si elle n'avait rien fait pour les pauvres, pour la jeunesse abandonnée, comme si elle avait même trahi sa mission, ces accusations ne sont ni justes ni objectives. La plupart du temps, elles viennent de ceux qui sont les moins autorisés à prononcer de tels jugements, soit à cause de leur jeune âge, soit à cause de leur connaissance sommaire de la Congrégation: ils ignorent la véritable situation de l'ensemble.

Nouvelle tâche de la Congrégation

S'il est vrai que notre Congrégation n'a pas un passé négatif devant le phénomène du sous-développement, il nous faut reconnaître qu'aujourd'hui, un tel phénomène se présente avec de nouveaux caractères; en particulier, la conscience qu'en a prise l'univers entier, qu'il s'agisse des peuples sous-développés eux-mêmes, ou des peuples avancés. Face à ce réveil, heureusement promu par Vatican II et le Pape Paul VI, posons-nous la question: « Qu'entend faire la Congrégation salésienne pour répondre à ses responsabilités en ce secteur si critique, et propre au génie de sa vocation? ».

Il est certain que le Chapitre général spécial étudiera largement cette question; mais nous pouvons donner, d'ores et déjà, quelques éclaircissements. En premier lieu, posons un principe général qui comporte de multiples conséquences. J'en indiquerai les plus importantes.

La lutte contre le sous-développement appartient à l'essence même de la Congrégation salésienne. Elle se sent engagée à fond dans cette lutte. Cet engagement, elle doit l'accomplir selon son charisme, c'est-à-dire, dans la ligne, dans le style, dans l'esprit de Don Bosco, et

donc avec courage, avec intelligence, avec réalisme, et toujours avec charité.

Chers fils, ce que je viens de dire n'est pas, vous le comprenez, de la pure rhétorique qui puisse nous laisser indifférents, mais ce doit être un principe vital, riche de nombreuses implications et qui doit se traduire dans notre action et notre comportement.

L'attitude de la Congrégation face au problème du développement est d'abord une question d'attention, de préoccupation d'engagement.

Une responsabilité commune

Cet engagement n'est certes pas chose artificielle, fictive, surajoutée. Ce n'est pas une attitude secondaire. Il est vital, il fait partie de l'être-même du salésien. Qui dit Congrégation salésienne, qui dit salésien, doit dire « engagement », préoccupation pour la libération de la jeunesse abandonnée, et donc, pour la lutte contre le sous-développement.

Ceci ne veut pas dire, bien sûr, que le salésien doive vivre dans une tension perpétuelle, qu'il doive assumer la lutte révolutionnaire comme l'une des dimensions de la structure du sous-développement. Non, certes. Engagement signifie pour nous, que tout salésien, s'il veut être tel, doit sentir et faire sienne tout au long des années de sa forma-plus nécessaire. Cet engagement concerne la Congrégation tout entière. Ce ne sont donc pas seulement les confrères qui travaillent dans les missions, ni seulement ceux qui oeuvrent au contact plus direct et plus immédiat avec les pauvres qui doivent avoir cette préoccupation. Ce ne sont pas seulement les confrères qui vivent dans les zones sous-développées qui ont l'obligation de s'engager dans la lutte contre le sous-développement. Cette lutte est une « mission », et une « vocation » de la Congrégation, et, par conséquent, de chaque salésien.

La première conséquence qui en découle est la solidarité de tous les membres de la Congrégation dans l'oeuvre de « libération ». J'en ai parlé plusieurs fois, je n'insiste pas. Qu'il me suffise de rappeler que cette solidarité dépasse la simple aide économique, qu'elle ne doit ni se réduire à une organisation mécanique, ni se limiter à une période spéciale. Elle nous offre, au contraire, une merveilleuse possibilité de maintenir, à l'intérieur de notre famille, à l'intime de notre vocation, des liens vivants, actifs et profonds, d'entretenir la flamme au fond de nos coeurs salésiens. Approfondissons ce sens de la solidarité. Qu'il

nous pénétre et nous lui trouverons des ramifications, des applications très vastes et très valables. La présence des « Volontaires » en Amérique latine en est une branche très florissante.

Cette année encore, plus de cinquante confrères, prêtres pour la plupart, en provenance de plusieurs provinces, même non européennes, partiront porter secours aux confrères qui se dépensent dans le tiers-monde. Il faut préciser, cependant, que cet engagement dans la lutte contre le sous-développement n'exige pas que toutes les oeuvres de la Congrégation soient sur le même front de bataille, qu'elles aient toute la même portée, qu'elles soient toutes de même nature, ni au service des mêmes catégories. Nous avons déjà précisé que le concept de « pauvre » dépasse la pénurie de moyens économiques, et embrasse de multiples aspects que l'on ne peut identifier avec la misère et la faim. Il existe, à cet égard, dans la Congrégation, un certain pluralisme, dû à la diversité des situations locales et nationales. Par là, on n'entend pas justifier indistinctement toutes les oeuvres actuelles; on ne veut pas dire, non plus, que toutes correspondent parfaitement à notre charisme. On ne peut pas davantage prétendre que toutes les oeuvres soient destinées à la même catégorie de personnes. A preuve de quoi, nulle parole n'est plus autorisée que celle de Don Bosco. Dans une relation au préfet de Turin, en réponse à un questionnaire à propos d'un différend sur les classes secondaires de l'Oratoire, Don Bosco déclare que « l'Oratoire salésien, c'est évident, a le caractère d'un Institut de bienfaisance au profit de la jeunesse abandonnée ». Puis, il ajoute: « ... enfin, je crois bon de vous informer que Don Bosco possède d'autres maisons d'éducation en Italie. Ces instituts sont destinés aux classes peu aisées, on y paie une pension mensuelle de 24 liras, ou même davantage. Leurs enseignants sont pourvus de titres officiels. Il ne faut pas confondre ces Instituts, comme on l'a fait, avec l'Oratoire de Turin, tout différent par son caractère et par sa nature ».

Que l'on ait aucune collusion avec la richesse, ni avec le pouvoir

Voici une deuxième conséquence, très importante, du principe énoncé plus haut. La Congrégation ne veut avoir aucune collusion avec la richesse, ni aucun lien avec les riches ou avec les puissants qui puissent entraver sa liberté. La Congrégation n'admet pas et elle ne

peut pas admettre que nous restions indifférents face aux injustices, d'où qu'elles viennent: qu'elles soient économiques, politiques ou sociales.

Je ne doute pas que cette affirmation catégorique faite par le Recteur majeur ait une importance toute particulière, et qu'elle puisse déconcerter plusieurs confrères.

Pour éviter tout malentendu, je tiens à préciser ma pensée. Disons, d'abord, que cette « non collusion » avec la richesse, cette « non-indifférence », ce « refus » des injustices entrent dans la ligne, dans le style, dans l'esprit de Don Bosco. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement?

Voyons le comportement de Don Bosco. Deux constantes caractérisent son action: la charité, et la liberté d'esprit.

Charité avec tous: avec les pauvres, en premier lieu, mais aussi, avec les riches. En aucune circonstance, jamais Don Bosco ne fut promoteur de haine. Don Bosco vivait parmi les enfants les plus abandonnés de Turin; il était lui-même prolétaire et paysan; il ne fit jamais de la démagogie, ni de la lutte de classes. Aucune forme de haine de classe n'avait place dans son esprit. Don Bosco était profondément enraciné dans le peuple, par sa naissance, par sa mission. Sa vocation le portait, d'instinct, vers le peuple. Il appartenait au peuple par son âme: plus que quiconque il ressentait les aspirations des travailleurs, de ceux qui vivent d'un travail pénible, de ceux qui produisent la richesse sans la posséder.

Il eut de nombreux rapports avec riches. Il les fréquentait. Grâce aux moyens économiques qu'il en obtint, il put étendre son influence apostolique, d'une manière quasi miraculeuse. Il demandait avec politesse; dans son humilité, il était très reconnaissant de la plus petite offrande. En des temps troublés et difficiles, il eut de nombreux contacts avec des hommes politiques. Il demanda et il obtint. Il eut des relations avec des personnages qui, en fait de religion, avaient des idées diamétralement opposées aux siennes. Mais, que ce soit avec les riches ou avec les hommes politiques, Don Bosco conserva toujours son indépendance et sa liberté d'esprit. Il ne sentit jamais lié ni retenu par des compromis.

Deux épisodes illustrent cette attitude constante de notre Père.

Nous connaissons tous la fameuse déclaration qu'en décembre 1866, il fit, à Florence, au ministre Ricasoli avant de commencer son discours

sur la nomination des évêques. « Excellence, sachez que Don Bosco est prêtre à l'autel, prêtre au confessionnal, prêtre au milieu des jeunes gens, qu'il est prêtre à Florence comme à Turin, prêtre dans la maison du pauvre, prêtre dans le palais du roi et chez les ministres! ».

Il rappelait aux riches l'obligation stricte de l'aumône et du bon usage des richesses avec un grande liberté d'esprit, au point de frôler, parfois, les limites de la prudence. Ce qui lui valut plus d'une discussion avec certains prêtres moins exigeants, suivants l'opinion des moralistes de l'époque. Un père capucin avait parmi ses « philotées » une personne très riche qui distribuait en aumônes environ 20.000 liras par an, (somme importante alors). Don Bosco dit au Père: « Si elle veut obéir à Jésus-Christ, et donner en proportion de ses richesses, cent mille lire annuelles seraient insuffisantes. Que croit-elle faire de son argent?... » et, il recommanda au capucin de lui imposer une aumône convenable ou de la laisser. Dans une conférence à Lucques, le 18.4.1882, il fut encore plus explicite: « Si quelqu'un a mille francs de rente, et que huit cents lui suffisent pour vivre honnêtement, eh bien, les deux cents de surplus tombent sous la parole: “ Faîtes l'aumône! ”. Mais une nécessité imprévue, une récolte déficitaire, de mauvaises affaires...

Serez-vous en vie, alors?... et puis, si Dieu vous aide présentement, ne vous apportera-t-il pas un secours spécial pour avoir fait l'aumône en son Nom?... J'affirme que celui qui ne donne pas son superflu vole le Seigneur, et avec saint Paul, je rappelle: “ regnum Dei non possidebit ” ».

Cette conférence, publiée dans le Bulletin salésien, suscita une espèce de controverse: quelques prêtres, « très respectables par leur piété et leur science », pensaient, en effet, que « les théories soutenues par le Bulletin salésien coïncidaient avec celles des communistes... » (sic). Les raisons et les arguments avancés par ces théologiens n'étaient rien moins que négligeables aux yeux de leurs contemporains; mais, comme le note Don Ceria: « Dans la question de l'aumône, Don Bosco était plus impressionné par les impératifs et les menaces de l'évangile contre les riches, que par un quelconque argument théologique ».

Devant les riches, on le voit, il n'était pas servile, au contraire, il gardait sa pleine liberté. Il leur rappelait leur devoir, il savait exiger d'eux, en termes ignorés de son temps, un usage juste et chrétien des richesses. Pour lui, deux catégories de riches sont inexcusables, d'abord,

les gens vraiment bons, qui, sans raison valable retiennent de l'argent improductif dans leurs coffres-forts, ensuite, les moins bons, qui, tout en faisant la charité, gaspillent volontiers en luxe et en plaisirs.

Dans un dynamisme de charité

Ni dans les écrits de Don Bosco, ni dans ses paroles, encore moins dans ses actions on ne peut trouver quoi que ce soit qui puisse inciter à la haine, à la lutte, à la révolte. Nous, salésiens, qui marchons sur les traces de notre Père, disons un « non » décisif à la violence, à la haine à l'emploi de la force. Gardons cette fermeté, même lorsque nous sommes en présence de situations qui, humainement parlant, exigeraient sûrement l'emploi de la force et de la violence. Telle est, d'ailleurs, la pensée de l'Eglise, clairement exprimée en mainte occasion, par le Saint Père et d'autres autorités compétentes. Le 24 Juin 1968, le pape disait aux membres du S. Collège: « Au sujet de la violence, y compris même cette forme de la violence armée et sanglante, on en est arrivé à formuler des théories pour l'expliquer, pour la justifier, pour l'exalter comme l'unique et salutaire riposte à des situations d'oppression, à des états de violence institutionnelle, comme on dit parfois. Ce serait une réponse à un ordre que l'on accuse d'être, en réalité, un désordre établi, à une légalité formelle qui couvrirait de réelles illégalités. Pour appuyer ces justifications on voudrait apporter des raisons puisées dans la pensée chrétienne. C'est ainsi que l'on peut entendre parler d'une " théologie de la violence ", dérivée d'une précédente " théologie de la révolution " ».

Profondément pénétré de la dureté de beaucoup de situations, qu'elles atteignent les individus, les classes sociales, les nations ou groupes de nations; sensible, plus que personne, aux voix de la souffrance, aux cris, qui, de tant de régions s'élèvent pour demander de l'aide, et des changements opportuns; obligé par notre mission même à être gardien manifeste et déclaré d'une justice progressive parmi les hommes, nous n'hésitons pas à redire notre compassion pour toute humaine douleur, notre blâme de toute action ou négligence coupable qui en est la cause, et notre très vive exhortation à entreprendre une action résolue et courageuse pour remédier, efficacement et promptement, à un état de choses que la conscience humaine, et en particulier la conscience chrétienne, ne peuvent tolérer. Cependant, nous sentons,

en même temps, le devoir de mettre en garde nos fils et tous les hommes, contre cette tentation facile et illusoire de croire que le changement dans le trouble et la précipitation, d'un ordre défectueux, est, par lui-même, la garantie d'un ordre bon ou du moins meilleur, alors que ce changement n'a pas été suffisamment préparé. N'est-ce pas une illusion plus grande encore de s'imaginer que la violence, dirigée contre l'injustice, assure, même si elle est sincère, et quasi automatiquement, l'instauration de la justice; alors que l'expérience nous apprend que la plupart du temps c'est effectivement le contraire ».

Aux évêques d'Amérique latine, il disait encore: « Si nous ne pouvons pas être solidaire des systèmes et des structures qui couvrent et favorisent des déséquilibres graves et oppressifs entre les classes sociales et les citoyens d'un même pays... nous répétons encore une fois, que ni la haine, ni la violence ne sont le levier de notre charité ».

Mgr Camara, lui-même, le champion de la cause des pauvres, affirme nettement: « Je ne crois pas à la haine ».

Permettez-moi d'insister sur un point qui a un certain rapport avec le précédent; je veux parler de la tendance à vouloir limiter l'action pour le développement à cette dénonciation « prophétique » de l'injustice. Sans aucun doute, nous l'avons dit plus haut, nous ne pouvons pas, nous salésiens, rester indifférents face à l'injustice. Il est vrai qu'il y a de nombreuses, de très nombreuses situations injustes: oppression, frustration, etc... Nous devons certainement défendre les pauvres, les opprimés, combattre l'injustice. Mais, comment le faire? Nous ne pouvons pas, certes, renoncer à ce qui peut être, dans des circonstances et des situations déterminées un devoir de conscience, et un devoir pastoral pour les prêtres. La parole de Dieu, en effet, ne peut être enchaînée: *Verbum Dei non est alligatum!* Néanmoins, notre rôle ne consiste pas à parler, sans cesse et sans trêve, contre l'injustice. Nous ne pouvons pas nous transformer en leaders, syndicalistes, « condottieri », sans risquer de tomber dans le piège de la politique. Et, alors? — Imitons notre Père. « Peu de paroles, beaucoup d'actions », c'était son mot d'ordre. Il se distingua par ses écrits, d'abord, par ses paroles aussi, mais surtout, par son activité et par ses réalisations. Telle doit être notre conduite; ce que j'appellerais « le prophétisme des faits ». Don Bosco fut toujours et partout, le messager de l'entière liberté; mais en même temps l'apôtre qui construit dans la charité, qui construit avec la politique du Pater noster.

Se libérer de la mentalité « bourgeoise »

Jusqu'à présent nous nous sommes efforcés de dissiper quelques équivoques, de clarifier quelques idées. Etablissons, maintenant, une ligne d'action concrète face au sous-développement. Une condition préliminaire, si l'on veut, mais concrète et importante qui concerne chacun d'entre nous, la voici: il faut que nous prenions conscience de l'urgence et de la gravité de ce phénomène, ainsi que de notre devoir en cette matière. Peut-être avons-nous aussi besoin d'étudier avec attention et d'assimiler la doctrine sociale de l'Eglise et les autres documents qui font autorité.

Dans les réunions des pères provinciaux latino-américains, nous avons reconnu qu'il nous arrive souvent d'avoir une mentalité « bourgeoise », d'être « installés », d'être plus portés à défendre l'ordre établi, quel qu'il soit, fût-il injuste et oppresseur, qu'à découvrir ses méfaits et ses injustices. Nous avons été élevés, avoue l'un d'entre eux, dans la terreur du communisme. Nous en connaissons les erreurs et les effroyables conséquences. Personne ne songe à prendre sa défense; mais il est également vrai qu'on ne nous a enseigné que peu de chose sur les maux du capitalisme. Cet état de fait a été renforcé dans telle situation politique que nous avons vécue par peur du communisme, sans pour autant nous rendre compte de l'autre monstre: le capitalisme. De là, cette mentalité soupçonneuse devant toute revendication sociale, celles de la classe ouvrière, en particulier; où nous sommes tentés de voir, dans chaque cas, quelque manoeuvre camouflée du communisme. Souvent aussi nos relations, notre comportement avec notre personnel reflètent une mentalité capitaliste ou paternaliste. Que de fois n'essaie-t-on pas d'échapper à la législation du travail? ou de recourir à des subterfuges légaux pour n'avoir pas à payer complètement les prestations sociales?...

Nous devons nous défaire de cette mentalité.

Si nous devons condamner le communisme avec le triste cortège de ses maux individuels, sociaux, anti-chrétiens, nous ne devons pas non plus nous plier aux véritables injustices perpétrées par le capitalisme.

Notre tâche est de connaître et d'assimiler la doctrine sociale de l'Eglise, afin d'acquérir cette sensibilité nouvelle, ouverte, disposée aux changements et aux réformes si urgentes dans le domaine social.

Payer de sa personne

Une attitude imposée par notre devoir social et qui nous touche directement en tant que salésiens, c'est la cohérence, la logique. Si lutter contre le sous-développement fait partie de notre vocation, de notre mission, de notre charge, nous devons agir en conséquence, être logiques avec notre fonction. En un mot, comme le dit *Populorum progressio*, nous devons: « payer de notre personne ».

En quoi consiste cette cohérence, cette logique qui doit pénétrer notre vie communautaire et individuelle? Nous devons vivre en vrais pauvres. Garder, si possible, le même niveau qu'eux. Et donc, guerre à l'embourgeoisement! Oui, mes chers confrères, faire cette guerre est une nécessité. J'en ai parlé longuement dans la lettre sur la pauvreté, mais, il faut sonner le rappel.

Il est très facile de prendre, à cet égard, une position de défense, tout en continuant de donner à sa vie un style et un niveau qui, en réalité, pourraient être une parodie de la pauvreté.

Précisément sur ce sujet, un confrère m'écrivait: « le mot bourgeoisie agace et provoque, parfois, des réactions; mais, à vrai dire, par suite du manque de formation à la pauvreté personnelle, propre au consacré d'aujourd'hui, on se laisse aller à une vie bourgeoise bien nette et infantile: lever de plus en plus tardif, prolongation des loisirs, des voyages, des spectacles, nourriture plus raffinée, disponibilité de plus d'argent pour des caprices personnels superflus... ».

Triste tableau! Je voudrais qu'il fût inexat! Examinons les situations avec loyauté. Portons-y remède avec courage, c'est très important! Toute action concrète que prend la communauté dans ce sens rend à tous vigueur et santé spirituelle. Qu'il me soit permis, ici, de clarifier la position de la Congrégation. Je veux parler de certaines attitudes, inspirées sans doute par le souci de pratiquer la pauvreté, mais peu conformes au style salésien.

Ayons des idées claires sur notre apostolat

Quelques-uns désirent vivre parmi les miséreux des bidonvilles, partager totalement le genre de vie des plus pauvres. Ils veulent ainsi apporter un témoignage de pauvreté, leur montrer que nous sommes de leur côté, que nous les comprenons. Dans ce but, il faudrait, pensent

-ils, créer de petites communautés de salésiens qui habitent au milieu de ces « miséreux », partagent leur sort, et gagnent leur pain par le travail manuel, comme des ouvriers et des employés...

Ceci peut être, et même est effectivement un charisme accordé par l'Esprit Saint à l'Eglise. Il existe des religieux qui ont, précisément cette mission et la remplissent avec édification, et, je crois, avec d'excellents résultats. Nous les admirons. Mais, il faut aussitôt affirmer nettement que cela n'est pas la vocation salésienne.

Notre devoir ne se réduit pas à un simple témoignage. Notre témoignage principal est celui de notre travail. Don Bosco était pauvre, il vécut toujours pauvre; mais il fut toujours promoteur de progrès, d'élévation sociale. Dans la mesure du possible il améliorait les conditions de vie de ses enfants. Il ne prolongea pas indéfiniment le mode de vie précaire des débuts de la maison Pinardi.

Pour nous, s'intéresser aux pauvres, ne peut pas signifier simplement vivre dans un taudis avec eux, mais travailler pour eux, pour leur éducation, pour leur formation, pour leur promotion. De fait, de nombreux salésiens vivent et travaillent dans des bidonvilles. Ce sont d'authentiques héros d'avant-garde; nous les encourageons de toutes manières. Vouloir, hors de ces cas, adopter ce genre de vie serait une sorte de snobisme artificiel, d'autant plus que l'on finit, peu à peu, par ne plus partager tout à fait le sort des pauvres. En réalité, nous ne partageons pas leur insécurité; nous sommes constamment aidés, soutenus par la Congrégation. On doit en dire autant du travail hors de la maison. Grâce à Dieu, les salésiens se sont toujours montrés fidèles à leur note caractéristique: être des travailleurs, d'infatigables travailleurs. C'est la fierté de la Congrégation. Elle a travaillé et elle travaille beaucoup. Nous ne vivons pas de rentes foncières, immobilières ou bancaires. Nous vivons de notre travail et des offrandes que la Providence nous fait, grâce à nos bienfaiteurs. Ce n'est donc pas une nouveauté pour nous que de vivre du fruit de notre travail. Mais croire qu'il n'y a de travail que celui que l'on fait dehors est pour le moins un non-sens. Abandonner le secrétariat du collège pour devenir secrétaire dans une entreprise; abandonner ma classe, mon catéchisme, mon ministère, mon travail spécifique, pour faire le docker, tout en voulant rester salésien... quel sens cela peut-il avoir?...

Notre vocation d'« éducateurs »

En quoi consiste, au fond, notre lutte contre le sous-développement? Nous ne sommes ni des techniciens, ni des politiciens, nous n'avons pas non plus de gros capitaux pour financer des programmes de développement. Nous sommes des éducateurs chrétiens, des pasteurs et pour une part, des missionnaires. Notre action gravite autour de ces trois axes; on peut la résumer en une phrase: notre action, c'est l'éducation, dans le sens plein du mot.

Que fit Don Bosco? Son exemple est une règle sûre.

Devant des situations de sous-développement: jeunes gens pauvres, abandonnés, sans toit, sous alimentés..., Don Bosco ne se contenta pas de leur faire l'aumône d'un peu d'argent, de leur donner lit et nourriture. Dans un premier temps, il se mit à chercher du travail pour ses jeunes; ensuite, à leur donner, par l'apprentissage d'un métier, le moyen de « gagner leur pain à la sueur de leur front ». Oeuvre de promotion populaire, avec la qualification et la formation du futur ouvrier. Il est intéressant de noter comment, dans l'activité missionnaire elle-même, Don Bosco ne se contente pas d'un travail de pure évangélisation, mais il veut qu'un travail de promotion civilisatrice précède et accompagne le premier. D'abord, et c'est une nouveauté, il commence l'oeuvre missionnaire par la fondation d'Institutions, d'écoles, d'orphelinats, « au voisinage des indigènes », afin que les indigènes reçoivent le message chrétien de la bouche de leurs propres enfants. De là, est née l'oeuvre de promotion humaine qu'il veut liée à celle de l'évangile. Dans un « Mémoire sur les missions salésiennes », daté du 13 Avril 1880, et présenté à Léon XIII, Don Bosco disait que le but de son oeuvre est: « d'ouvrir auprès des indigènes des maisons pour les aspirants au sacerdoce et de refuges pour les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés, et d'ouvrir la voie à la propagation de l'évangile chez les Indiens de la Pampas et de la Patagonie ». Après avoir rendu compte du travail accompli, il ajoute: « Tandis que quelques-uns prennent soin d'enseigner les arts et métiers, et l'agriculture dans les postes de mission déjà organisée, d'autres poursuivent leur marche parmi les indigènes pour les catéchiser, et, si possible, fonder de nouveaux postes au coeur des régions désertiques ».

Dans une lettre à Don Bodrato, Don Bosco explique comment il avait été amené « à accepter les missions destinées à la civilisation et à

l'évangélisation des habitants de ces régions immenses et incultes », et comment « dans le désir de rendre toujours plus stable l'oeuvre civilisatrice chez ces peuplades, et aussi de faciliter parmi les Indiens la connaissance et la pratique des arts, des métiers, de l'agriculture ».

Une formule toujours valable

A l'exemple de Don Bosco, notre collaboration au développement consiste principalement dans l'éducation, la qualification et la formation des promoteurs du développement. C'est une joie pour nous salésiens de remarquer qu'aujourd'hui même l'éducation est considérée par les spécialistes comme « la clé du développement ». Ainsi donc notre collaboration est vraiment adaptée et efficace.

L'encyclique *Populorum progressio* dit clairement que « l'éducation de base est le premier objectif d'un plan de développement, que savoir lire et écrire, acquérir une formation professionnelle, permet aux gens de reprendre confiance en eux-mêmes, de découvrir qu'ils peuvent travailler au progrès avec les autres ».

Les « Documents de Medellín » en donne une confirmation explicite: « ... l'éducation, disent-ils, est, effectivement, le moyen-clé pour libérer les peuples de toute servitude et les faire monter de conditions de vie moins humaines à des conditions plus humaines, en tenant compte que l'homme responsable est l'artisan principal de sa réussite ou de son échec ». De plus, « l'éducation est la meilleure garantie du développement de la personne et du progrès social. Menée dans de bonnes conditions, l'éducation prépare les promoteurs du développement. Elle est même la meilleure distribution des fruits du progrès que sont les conquêtes culturelles de l'humanité ». Les spécialistes du développement sont pleinement d'accord sur ce point.

Alfred Sauvy, l'un d'entre eux, écrit dans « le Monde »: « Après beaucoup d'erreurs, et d'indécisions, les économistes de tous pays, les Américains eux-mêmes, en viennent peu à peu à reconnaître que le nerf du développement n'est pas l'argent, comme on le crut pendant longtemps, ce ne sont pas les capitaux, mais la culture, l'aptitude des hommes à exploiter leurs richesses naturelles ». La sagesse chinoise a remarqué ce fait depuis longtemps; « Donnez un poisson à un homme, il aura à manger pour un jour; apprenez-lui à pêcher, il mangera sa

vie durant ». Mgr Thiandum, arch. de Dakar déclara de son côté dans une conférence: « Je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper que les pays sous-développés ont plus besoin d'un effort d'éducation que d'argent ou de vêtements. L'aide financière, pour précieuse qu'elle soit, ne pourra jamais remplacer, chez un peuple qui désire prendre sa place sur la scène économique mondiale, l'aptitude et l'effort personnel de ses fils. Le rôle fondamental de l'assistance technique me paraît être, avant tout et surtout, une oeuvre d'éducation ».

Ces idées sont réconfortantes; cependant, elles ne doivent pas nous endormir dans cette fausse sécurité que tout va très bien, qu'il nous suffit d'être des éducateurs au service actif et efficace du développement.

Une éducation libératrice

Demandons-nous avec loyauté si notre éducation est vraiment facteur de développement? et comment peut-elle l'être?

Les « documents de Medellín » emploient une heureuse expression. « L'éducation, disent-ils, doit être libératrice ». En soi, toute éducation est libératrice, porte en elle-même une libération. D'abord, la libération de l'ignorance, qui est une espèce de servitude; puis, des conséquences de l'ignorance et de tout ce qui place l'homme en position de dépendance, pour ainsi dire, « constitutionnelle ».

L'éducation, en tant que formation morale, doit également libérer l'homme de l'égoïsme, des vices, du péché, etc...

Mais le concept d'« éducation libératrice » est plus dense: Il doit s'inscrire dans le contexte de lutte contre le sous-développement. « Education libératrice » signifie: préparer les « libérateurs », c'est-à-dire les ouvriers du changement, les destructeurs du sous-développement. Former des hommes mûrs, doués d'une personnalité complète, harmonieuse, chrétienne, capable de se libérer et de se délivrer de structures oppressives, d'injustes situations; former des hommes qui ne s'enferment pas dans la coquille de leur confort personnel, mais ressentent, au plus profond d'eux mêmes l'appel de leur vocation chrétienne: servir leurs frères; des hommes capables d'être des messagers de l'espérance chrétienne, même lorsque, à l'horizon, rares sont les raisons d'espérer.

Faisons un examen de conscience

Comment et jusqu'à quel point, l'éducation que nous dispensons est-elle libératrice? Pour répondre à cette question, nous devons faire une « révision » sincère et loyale du contenu de notre éducation.

J'ai parfois l'impression, je vous l'avoue, que dans notre oeuvre d'éducation, nous attachons trop peu d'importance aux valeurs et aux devoirs sociaux du chrétien. Il semblerait que notre unique et principale préoccupation soit de former la personnalité, plus exactement, « une individualité », en soi, isolée et presque séparée du monde socialisé où nous vivons. Or ce monde est de plus en plus socialisé, non dans le sens marxiste, mais dans le sens des relations mutuelles. Examinons de près quelles sont les principales valeurs que nous faisons passer dans notre éducation. On nous répondra que ce sont des valeurs humaines et chrétiennes. Sans doute, c'est notre premier travail. Mais il y a aussi ces valeurs « latentes » qui ne sont pas transmises par un enseignement direct, mais sont assimilées comme partie d'un système. C'est, précisément, au sujet de ces valeurs latentes que j'éprouve quelque crainte. Ne formons-nous pas davantage à l'isolement égoïste qu'à l'insertion sociale? plus à la responsabilité personnelle qu'à la responsabilité sociale? Ne formons-nous pas plus au respect de l'ordre établi, (capitaliste, bourgeois), qu'au changement, à la transformation de cette ordre lui-même?... En un mot, nous éduquons à « avoir davantage », plus qu'à « servir davantage ». Ne serait-ce pas pour cette raison que tous ceux qui sortent de nos maisons ne sont pas... tous, des dirigeants chrétiens engagés?

Donnons à nos jeunes le sens social

Soyons pratiques. Entrons dans les détails concrets et utiles. Nous rendrons ainsi notre éducation plus efficace. Elle deviendra « facteur fondamental et décisif du développement ».

— Que l'on intensifie la formation sociale de la jeunesse dont nous sommes responsables, et, d'abord de la jeunesse qui suit le « cycle » de la formation salésienne. Dans ce but, que l'on s'instruise soi-même de la doctrine sociale de l'Eglise, des principaux documents, tels: *Mater et magistra*, *Pacem in terris*, *Populorum progressio*, *Gaudium et spes*, les *Documents de Medellín*, etc... Nous devons acquérir, sur ce point,

une formation solide, complète. Il ne suffit plus d'avoir quelques notions. Nous devons enseigner la doctrine sociale chrétienne avec beaucoup de sérieux.

— Que l'on étudie de façon sérieuse et critique les systèmes philosophiques, sociaux, économiques les plus répandus, en particulier, les systèmes marxiste et capitaliste. Que cette connaissance soit adaptée aux différents niveaux intellectuels. Le système capitaliste, en particulier, doit être présenté sous son vrai jour, parce que, en général, nous sommes assez mal informés.

— Que l'on donne une ample information et une vaste connaissance des problèmes de la faim, de la misère, du sous-développement. Que, dès leur jeune âge, on oriente les élèves vers une vision chrétienne de ces problèmes. Qu'ils éprouvent pour eux un intérêt fraternel. Que leurs dispositions et leur comportement à l'égard de leurs frères du tiers-monde soient imprégnés de l'esprit de service. Écoutons *Populorum progressio*. « Educateurs, c'est à vous qu'il revient de susciter chez les jeunes, dès leur enfance, l'amour des peuples en voie de développement ».

— Que l'on donne, avec prudence, mais aussi avec beaucoup de clarté, une formation politique appropriée, en dirigeant avec objectivité nos élèves des cours supérieurs vers la connaissance et l'examen critique des systèmes politiques et des programmes des principaux partis politiques; en les préparant à faire, dans ce domaine, des options qui correspondent à leur formation chrétienne. La recommandation de Don Bosco de « ne pas se mêler de politique », ne signifie pas que nous devions tenir nos élèves à l'écart de ce secteur si important de leur vie, et que nous abandonnions leur formation politique au premier journal venu, au premier compagnon de fortune, ou à la première rencontre fortuite à l'Université.

— Qu'on aide les élèves et qu'on les guide dans l'étude analytique et critique des problèmes locaux; questions économiques, familiales, délinquance juvénile, drogue, racisme, colonialisme, guérillas, paix, etc. Il y a d'excellents moyens pour cela: les ciné-clubs, les tables-rondes, les conférences, la lecture critique des journaux, etc...

— Que l'on cherche à développer, chez les élèves, le sens communautaire, le sens du service, l'ouverture à leur milieu humain, spécialement aux milieux les plus pauvres. « Bienheureux celui qui s'est élevé jusqu'à la compréhension du pauvre et de l'indigent ». Sans

doute, devons-nous reconnaître qu'en bien des cas elle est toujours actuelle cette plainte de Bossuet: « Il me semble que de toutes parts s'élève une clameur qui devrait nous briser le coeur, et qui, peut-être, n'arrive pas à nos oreilles! ». Pourquoi cette espèce de surdité? cette incompréhension du pauvre et de l'indigent?... Manque de foi? manque de coeur? manque d'attention?... oui; défaut de cette sensibilité chrétienne alimentée par la foi: nous passons au milieu des misères du prochain sans rien voir. Il peut arriver que tel de nos Instituts soit une « île », en vérité, sans immédiate ni réelle influence sur le milieu environnant. Il importe que ce « sens communautaire » aide le jeune d'aujourd'hui, l'homme de demain à dépasser l'égoïsme des petits groupes. Ce sens communautaire doit préparer le jeune à participer pleinement aux activités de la société: qu'il comprenne les besoins et les responsabilités du monde où il vit. Le sens communautaire doit surtout le rendre capable et apte à assumer les droits et à exercer les responsabilités sociales. L'objectif essentiel de cette éducation est de le préparer au changement, à la transformation des structures.

— Que l'on cultive, enfin, chez les jeunes gens, et même chez les enfants l'esprit de générosité, de service. Que l'on mène contre l'égoïsme un combat décisif. Qu'on s'efforce de les habituer au dialogue, de stimuler en eux la puissance créative. Que cette action se poursuive à la lumière d'une vision chrétienne du monde: dans la diffusion de la charité, l'absence de haine, la construction et non la destruction, la fraternité qui unit et non la lutte qui creuse des fossés. Qu'elle s'exerce sans excitation, ni à la haine, ni au ressentiment, ni à la rancune, ni directement ni indirectement. Que l'on évite toute démagogie facile. Notre devoir, notre responsabilité devant Dieu, n'est pas de former des guerilleros, des révolutionnaires, mais des chrétiens pleinement engagés.

Je recommande instamment aux chers pères provinciaux et aux directeurs d'étudier et de faire étudier les moyens propres à la réalisation de ces suggestions; ceux qui leur paraissent les plus opportuns, selon les conditions des différents pays et de chaque région. Le problème, je le répète, intéresse tous les confrères, dans toutes les parties du monde, quelle que soient leur genre de vie ou de travail. Mon plus vif désir est que mes conseils ne restent pas lettre morte. Aussi, je les confie à la sensibilité chrétienne et salésienne de chacun de vous, dans l'exercice de vos responsabilités respectives.

Notre préférence ira toujours vers les pauvres

Permettez-moi un nouvel encouragement à une action très concrète.

Dans l'assemblée des Pères provinciaux d'Asie, à Bangalore, on prit cet engagement: « Nous vivrons davantage en pauvres. Nous serons un signe plus manifeste du Christ pauvre si dans les différents pays où nous sommes établis, tous peuvent constater que dans nos oeuvres nous donnons la première place à cette jeunesse qu'ils jugent pauvre et abandonnée ».

Cette recommandation sera toujours valable, toujours nécessaire. C'est affectueusement, et non sans anxiété, que je vous la renouvelle. Nous pouvons affirmer que dans l'ensemble de la Congrégation nous sommes dans la ligne de Don Bosco, dans la droite ligne. Mais, peut-être, y a-t-il des oeuvres qui, d'abord destinées aux pauvres ou à des catégories modestes, se sont élevées peu à peu à un autre niveau social, ont fini par devenir en quelque sorte « aristocratiques ». Il pourrait se faire qu'aujourd'hui de telles oeuvres ne correspondent plus à notre mission. Je n'ai pas la prétention, par là, d'inclure dans un jugement global et unilatéral chacune des oeuvres qui ne s'occupe pas exclusivement des pauvres. Ce sont des oeuvres tout à fait valables: elles remplissent une mission précieuse puisqu'elles forment des dirigeants, des hommes promis aux responsabilités sociales et chrétiennes, des hommes convaincus. Je ne parle pas de celles-ci. Mais je crois, et je l'ai dit à plusieurs reprises qu'il est nécessaire de faire, dans chaque province salésienne, une révision, une redistribution plus courageuse, en se libérant d'un sentimentalisme irrationnel, et en remplaçant plusieurs oeuvres dans la ligne authentiquement salésienne.

Intégration des diverses oeuvres

Etroitement lié à celui-ci un autre problème se pose: celui de l'intégration de nos oeuvres. Quelques oeuvres se sont, peut-être, repliées sur elles-mêmes, se sont limitées avec étroitesse à « l'école », voire même à tel type d'école. Ces oeuvres peuvent et doivent éclater, s'ouvrir, « s'intégrer ». Un peu d'imagination permettra de compléter l'activité scolaire par d'autres activités parascolaires, ou post-scolaires, comme, par exemple, les écoles du soir et faveur des jeunes ouvriers, oeuvre si chère à Don Bosco.

Il me souvient que lorsque l'on offrit à notre Père l'oeuvre de St. Nicolas de los Arroyos, on lui demanda de l'établir au niveau d'un collège pour jeunes gens « de bonne condition ». Il accepte et il précise: « Comme le but principal de la Congrégation salésienne est le soin des jeunes gens pauvres et exposés, j'espère que les salésiens auront la liberté de donner des cours du soir à ces jeunes gens... » Exemple à retenir. Aujourd'hui, dans nombre de pays fleurit l'oeuvre de l'alphabétisation: plusieurs confrères s'y sont acquis de grands mérites... Nous pourrions ajouter bien d'autres initiatives analogues. Votre imagination, et mieux encore, votre sensibilité salésienne sauront mener à bien les oeuvres nécessaires.

Regardons la réalité avec courage

Prenons garde à l'instinct de défense toujours habile à trouver des justifications et à nous persuader que tout va bien, qu'il n'y a rien à changer, qu'au fond les choses ne sont pas aussi graves.

Soyons sincères, courageux et surtout persévérants. La forme la plus authentique du courage n'est-ce pas la constance?

Très chers fils, j'ai voulu attirer votre attention sur le fait du sous-développement; tel un cercle vicieux, il étrangle les deux tiers de l'humanité. C'est un problème qui concerne toute la Congrégation, et non pas seulement ces nombreux et magnifiques confrères qui, en première ligne, oeuvrent avec un véritable héroïsme voilé de simplicité.

Nous sommes, il est vrai, au seuil du Chapitre général spécial: il s'occupera, certainement, de tout cet ensemble de problèmes. Dès maintenant, vos coeurs salésiens voudront répondre concrètement à l'appel angoissé de tant d'âmes. L'Eglise et Don Bosco se font leurs porte-parole: « Ayez pitié de vos frères! ».

Bien chers confrères, je vous salue affectueusement, chacun en particulier. Je vous demande la charité de vos prières à toutes mes intentions, dans toutes les responsabilités qui m'incombent.

Que la Vierge Auxiliatrice vous bénisse tous!

Votre très affectionné,
Don Luigi Ricceri
Recteur majeur

RÉFÉRENCES

- (1) Cfr. 1 Gv 1,1.
- (2) P. Lebret, *Dynamique concrète du développement*, Paris 1961.
- (3) *Populorum Progressio* n. 21.
- (4) *ibid.* n. 4.
- (5) H. Camara, *Terzo Mondo defraudato*, Milano 1969, p. 27.
- (6) *ibid.* p. 39.
- (7) *Encicliche e Discorsi di Paolo VI*, Ed. Paoline, VIII, 177.
- (8) *ibid.* 437ss.
- (9) P. Houtart, *La Chiesa di fronte allo sviluppo del Terzo Mondo*, in *Teologia del Rinnovamento*, Assisi p. 115.
- (10) *Populorum Progressio* n. 29.
- (11) *ibid.* n. 33.
- (12) *ibid.* n. 14.
- (13) Mons. G. Huyghe, *Per un rinnovamento della vita religiosa*, in W., *I religiosi oggi e domani*, Roma 1968, p. 226.
- (14) *Populorum Progressio* n. 3.
- (15) Cfr. *Gaudium et spes* n. 63.
- (16) *Documenti di Medellin*, ed. Dehoniane, I,1.
- (17) *Encicliche e Discorsi di Paolo VI*, XVI, 439.
- (18) Card. Léger, *L'uomo problema sfida la Chiesa*, Ed. Cittadella, Assisi 1968, pag. 52.
- (19) *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, Torino 1946, 123 ss.
- (20) *ibid.* p. 127.
- (21) *Epistolario*, III p. 221, lett. 1939.
- (22) *ibid.* III p. 166, lett. 1877.
- (23) *ibid.* III p. 600, lett. 2063.
- (24) *Mem. Biogr.* VIII, 534.
- (25) *ibid.* XV, 521.
- (26) *ibid.* XV, 525.
- (27) *ibid.*
- (28) *ibid.*
- (29) *ibid.*
- (30) *Encicliche e Discorsi di Paolo VI*, XVI, 209ss.
- (31) *ibid.* XVI, 469.
- (32) *Populorum Progressio*, n. 32.
- (33) *Epistolario*, III, p. 572, lett. 2031.
- (34) *ibid.* III p. 577, lett. 2035.
- (35) *Populorum Progressio* n. 35.
- (36) *ibid.* n. 20.
- (37) *ibid.* n. 15.
- (38) *Documenti di Medellin*, 4, II, 1.
- (39) *ibid.* 4, III, 1, 1.
- (40) Gheddo Piero, *Predicare il Vangelo o aiutare i poveri?* in *Umanesimo ed evangelizzazione*, Milano 1969.
- (41) Mons. Thiandum, *Vision Chrétienne des déséquilibres économiques et sociaux*

in *Responsables*, sept-oct. 1963, p. 221.

(42) *Populorum Progressio* n. 83.

(43) *ACS*, Luglio 1968, n. 252, p. 37.

(44) *ibid.* n.c. 77.

(45) *Epistolario*, II, p. 431, lett. 1260.

(46) *Lettre Pontificale à M. Alain Barrère*, président des Semaines sociales de France, Dijon, Juillet 1970.

IV. COMMUNICATIONS

Nouvelles dispositions pour l'Ordo Missae et le Bréviaire.

Etant donné les changements survenus depuis la réforme du calendrier liturgique universel, il a été décidé de ne pas publier pour l'année 1970 le calendrier liturgique propre à notre Congrégation. On se référera utilement aux calendriers publiés par les divers diocèses. Chaque maison recevra cependant le « Propre salésien ».

Nouveaux évêques salésiens

a) Le Saint Père a promu au siège archiepiscopal d'Asunción (Paraguay) S. E. Mgr. Ismael Rolon, évêque de Caacupé.

b) Le Saint Père a promu au siège épiscopal de Dibrugarh (Inde) le R. P. Robert Kerketta, directeur de la « Don Bosco Technical School » de Krishnagar.

Nomination de nouveaux provinciaux

P. Jean Sol pour la province de Buenos Aires (Argentine).

P. Michel Mouillard pour la province de Lyon (France).

P. Charles Oerder pour la province de Cologne (Allemagne).

P. Edouard Fox pour la province de Londres (Grande-Bretagne).

P. Arthur Morlupi pour la province d'Ancône (Italie).

P. Demetrius Licciardo pour la province de l'Athénée pontifical salésien (Rome).

P. Etienne Zerdin pour la province de Ljubljana (Yougoslavie).

P. Nicolas Pavicic pour la province de Zagreb (Yougoslavie).

P. Félix Zolnowski pour la province de Lodz (Pologne).

P. Augustin Dziedziel pour la province de Cracovie (Pologne).

P. Jean Canals pour la province de Barcelone (Espagne).

- P. Ildefonse Gil pour la province de Quito (Equateur).
P. Antoine Melida pour la province de Valence (Espagne).
P. Antoine Hildago pour la province de Séville (Espagne).

Solidarité fraternelle

Nous publions ici la troisième liste des dons qui nous sont parvenus entre le mois de mars et le mois de juillet.

Les sommes qui nous ont été envoyées par des maisons ou par des particuliers ont été classées selon leur provenance sous le nom d'une province. Dans tous les cas l'intention du destinataire a été respectée.

Les sommes selon leur province d'origine:

Italie

Campanie-Calabre	2.679.000 lires
Centrale	230.000
Ligurie-Toscane	1.000.000
Lombardie-Emilie	150.000
Novarèse-Hélvétique	250.000
P.A.S.	22.260
Pouilles	1.589.000
Rome-Sardaigne	280.000
Sicile	1.500.000
Subalpine	2.513.000
Venise	163.000
Vérone	126.000

Europe

Europe de l'Est	165.000
Allemagne-Nord (Cologne)	172.000
Allemagne-Sud (Munich)	3.449.800
Hollande	680.000
Espagne-Cordoue	700.000
Espagne-Séville	1.838.750

Amérique

Argentine (Buenos Aires)	2.095.214
Argentine (Rosario)	87.000

Chili	500.000
Etats-Unis (New Rochelle)	638.875
Etats-Unis (San Francisco)	895.000
Vénézuéla	3.666.875
<i>Asie</i>	
Moyen Orient	60.000
Inde (Bombay)	72.940
Inde (Gauhati)	95.000
Inde (Madras)	1.843.000
<i>Australie</i>	
Australie	464.640
<hr/>	
TOTAL DES SOMMES PARVENUES	27.927.184
Fonds de caisse précédents	148.261
SOMME DISPONIBLE	28.075.445

Destination des sommes reçues:

Certaines des sommes énumérées ci-dessous nous ont été remises avec la mention de leur destinataire.

AMÉRIQUE

— <i>Argentine:</i> pour les oeuvres sociales de Villa Regina	150.000 liras
— <i>Bolivie:</i> pour la reconstruction de la chapelle du noviciat de Cochabamba	600.000
— <i>Bolivie:</i> pour l'achèvement de la construction du juvénat de Calacoto (La Paz)	3.000.000
— <i>Bolivie:</i> pour le Centre de Jeunes à la périphérie de La Paz	312.000
— <i>Brésil:</i> pour la construction du nouveau juvénat de la province missionnaire de Manaus	3.000.000
— <i>Brésil:</i> pour l'oeuvre en faveur des enfants de la rue de Belem-Sacramenta	290.000
— <i>Brésil:</i> pour la paroisse de la « favella » de Jacarezinho (Rio de Janeiro)	1.000.000
— <i>Brésil:</i> pour la prélatrice missionnaire de Porto Velho	30.000

— <i>Brésil</i> : pour l'école technique dans la périphérie de Joinville	2.000.000
— <i>Colombie</i> : pour la construction de nouveaux dortoirs de l'orphelinat « Ciudad Don Bosco » de Médellín	2.000.000
— <i>République Dominicaine</i> : pour l'achèvement de la maison paroissiale de l'église Maria-Auxiliadora de San Domingo	1.000.000
— <i>République Dominicaine</i> : pour les oeuvres paroissiales de Jarabacoa	630.000
— <i>Equateur</i> : pour le Village Paul-VI dans le Vicariat de Mendez et Gualaquiza	680.000
— <i>Equateur</i> : pour la reconstruction de la mission de Sucua	80.000
— <i>Haïti</i> : pour la construction de l'église paroissiale de Cap-Haïtien	1.000.000
— <i>Paraguay</i> : pour l'achèvement du juvénat d'Ypacarai	1.500.000
— <i>Paraguay</i> : pour le patronage de la mission de Puerto-Casado	93.750
— <i>Paraguay</i> : pour l'acquisition d'une Jeep pour la paroisse rurale de Concepción	1.984.000
— <i>Etats Unis</i> : pour la paroisse du quartier noir de Birmingham	500.000
— <i>Uruguay</i> : pour l'équipement du noviciat de Las Piedras	1.000.000

AFRIQUE

— <i>Congo</i> : pour l'école professionnelle de Kashiowe	954.000
---	---------

ASIE

— <i>Formose</i> : pour la paroisse missionnaire de Taïnan	500.000
— <i>Japon</i> : pour la construction de la maison paroissiale et de la bibliothèque de la mission de Beppu	800.000
— <i>Japon</i> : pour la construction des oeuvres paroissiales de Arakawa-Tokyo	265.000
— <i>Inde</i> : pour le nouvel évêque de Dibrougarh	1.000.000
— <i>Inde</i> : pour la mission de Vellore	50.500

— <i>Inde</i> : pour l'oeuvre d'assistance fondée par le P. Mantovani	500.000
— <i>Inde</i> : pour l'assistance des mal-logés de Wadala-Bombay	500.000
— <i>Corée</i> : pour le scolasticat et le noviciat de Séoul	500.000
— <i>Vietnam</i> : pour les maisons de formation de Go Vap, de Thu Duc et de Tram Hanh	1.000.000

EUROPE

— <i>Europe de l'Est</i>	1.093.750
--------------------------	-----------

TOTAL DES SOMMES DISTRIBUEES 28.013.000

Reste en caisse 62.445

TOTAL 28.075.445

V. ACTIVITES DU CONSEIL SUPERIEUR ET INITIATIVES D'INTERET GENERAL

La chronique de ce numéro des *Atti* s'étend du mois de mars au mois de septembre 1970.

Nous évoquerons d'abord, par ordre d'importance, le voyage que le Recteur majeur a fait en Amérique du Sud, au cours du mois de mai et de juin. Le but principal de cette visite était la rencontre avec les Provinciaux, leurs vicaires et les directeurs des maisons de formation, afin de traiter avec eux des problèmes qui retiennent en ce moment l'attention de la Congrégation en Amérique latine. Il y eut trois rencontres, de quatre jours chacune: une à Caracas, du 30 mai au 2 juin; une autre à Brasilia, du 5 au 8 juin; une autre à Asunción, du 11 au 16 juin.

Au cours de ces rencontres on procéda à un large examen de la vie religieuse et des activités de nos confrères en relation avec les exigences locales. On fit également le point de la situation par rapport aux projets établis en 1968, lors de la réunion des Provinciaux de l'Amérique latine.

Le Recteur majeur profita de son voyage pour rencontrer un grand nombre de confrères des Provinces où il était de passage. Il consacra une attention particulière aux maisons de formation.

Le P. Fedrigotti, chargé de nos missions, a préparé le grand départ annuel des missionnaires. Ils sont, cette année, plus de cinquante à partir pour les missions, après avoir suivi un cours de préparation qui a été organisé à leur intention, pendant la deuxième moitié du mois de septembre, à Rome.

Le P. Láconi, délégué central pour les missions, a visité les oeuvres du Haut-Orénoque, de la Thaïlande, du Vietnam, du Japon et des Philippines. A Puerto Ayacucho il a dirigé une session de recyclage à laquelle participèrent nos confrères et des Soeurs salésiennes du Vénézuéla.

Le P. Bellido s'est rendu dans nos jувénats et nos noviciats de l'Amérique latine. A Campo Grande il a présidé, en compagnie du P. Garnero, une rencontre du personnel de nos jувénats. Des rencontres analogues eurent lieu en Italie, à Côme et à Pacognano, présidées elles aussi par le Catéchiste général.

Pendant les mois de mai et de juin, le P. Bellido fit la visite canonique de la Province « Pouilles et Calabre ».

Pendant cette période, le P. Pilla suivait de près les travaux de construction de la nouvelle maison « généralice » dans la banlieue de Rome. On espère que la maison sera prête pour abriter le prochain chapitre général.

Le P. Pianazzi, a visité nos scolasticats de théologie d'Espagne et du Portugal, puis ceux d'Italie, y compris l'Athénée pontifical salésien. Au cours d'une série de réunions les Provinciaux d'Italie ont examiné, ensemble avec le Conseiller pour la formation, l'organisation actuelle des études de théologie et en particulier les conditions des étudiants qui suivent les cours en dehors de nos maisons.

Le P. Scrivo, Conseiller pour la Pastorale des jeunes, a fait la visite canonique de la Province « Lombardie-Emilie » et a donné une nouvelle impulsion aux activités préparatoires du Chapitre général spécial.

Le P. Fiora a fait la visite canonique de la Sicile. Il a ensuite participé aux démarches qui ont été entreprises pour faire reconnaître par le Saint-Siège les « Volontaires de Don Bosco » comme institut séculier. Il a, en outre, participé à la préparation du premier congrès mondial des Anciens de Don Bosco, qui aura lieu successivement à Turin et à Rome, du 17 au 24 septembre.

Les Conseillers régionaux se sont rendus dans certaines provinces de leur circonscription: le P. Giovannini a visité la Province subalpine; le P. Segarra la province de N.-D. de la Guadeloupe (Méxique); le P. Garnero les provinces de Bogota et de Medellin (Colombie); le P. Castillo les provinces du Chili; le P. Tohill la province du Japon et la « Visitation » de la Corée; le P. Ter Schure, à peine remis de sa maladie, a fait une visite rapide en Pologne et en Yougoslavie.

Parmi les initiatives qui nous ont été, signalées et qui nous paraissent dignes d'une attention particulière, nous signalons les suivantes:

— à Bogota (Colombie), dans notre Collège Léon-XIII, un cours de pastorale des jeunes a été inauguré. Sa durée est de deux ans. Il

est assuré par des professeurs appartenant à trois familles religieuses: des Jésuites, des Soeurs de la Présentation et des Salésiens. Ce cours est actuellement suivi par des étudiants qui proviennent de dix-sept congrégations et de onze pays de l'Amérique latine.

Un cours pour les nouveaux directeurs de maison d'Italie et d'Espagne a eu lieu cette année à Muzzano (Italie). Il eut également un cours de recyclage pour tous les directeurs des provinces d'Italie. Ce cours a pu être suivi en quatre endroits différents: Pacignano, Frascati, Brescia et Muzzano.

Une trentaine d'abbés des provinces piémontaises ont suivi un mois d'exercices spirituels avant de faire leur profession perpétuelle.

VI. DOCUMENTS

Lettre des confrères qui ont pris au « Curso de Actualisacion ascetico-pastoral ».

San Antonio de los Altos, le 10 juillet 1970

A tous les confrères de la Congrégation,

Au terme d'une expérience qui a été la première de ce genre dans la Congrégation nous nous sentons tenus à vous faire part, à vous tous, de nos sentiments.

Nous pouvons vous assurer que tous ceux qui ont pris part à ce cours en sont revenus enchantés et riches d'une expérience de grande valeur.

Nous avons touché du doigt le besoin urgent qui existe actuellement dans la Congrégation de combler ce vide spirituel que notre rythme frénétique de travail nous empêche souvent de voir. Nous sommes persuadés que sans une profonde base spirituelle notre activité apostolique risque de s'étioler au milieu de l'effervescence du monde dans lequel nous vivons.

Nous sommes pleinement satisfaits. Nous pouvons dire que nous sommes pleins de joie et d'enthousiasme. Cette période a été pour nous un temps de rencontre avec Dieu, avec nous-mêmes, avec notre Congrégation, avec nos frères. Ce fut pour nous une rencontre ecclésiale dont nous sortons enrichis et profondément renouvelés.

Nous souhaitons de tout coeur que d'autres confrères puissent profiter d'une pareille expérience. En particulier

— ceux qui éprouvent le besoin de reprendre haleine, de faire le point, de donner un nouvel élan à leur idéal de religieux, de salésien, de prêtre et de d'apôtre.

— ceux qui attendent avec impatience que la Congrégation prennent le virage que lui impose la nouvelle allure de l'Eglise;

— ceux qui sentent en eux un appel à une plus grande fidélité à l'Evangile et à Don Bosco et qui voudraient accélérer l'adaptation de notre mission et de nos charismes aux exigences de notre temps.

Nous remercions de tout coeur:

— le Seigneur qui nous a fait la grâce de pouvoir approfondir le sens de notre vie salésienne et de notre sacerdoce;

— le 19^e chapitre général qui a lancé l'idée de ce cours et les Supérieurs qui ont favorisé cette expérience en Amérique latine.

— notre Recteur majeur qui a suivi de près notre expérience en la soutenant de ses directives et, en finale, en l'honorant de sa visite.

— nos provinces qui ont accepté généreusement de miser sur un rendement futur (nous espérons ne pas les décevoir);

— la province du Vénézuéla qui a fait preuve envers nous de son esprit de solidarité et de sympathie fraternelle.

Que Marie, notre mère et notre secours dans nos efforts de renouveau, continue à soutenir les rencontres qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à suivre.

Tels sont nos souhaits fervents et sincères que vous adressent vos frères du « Curso de actualización ascético-pastoral ».

VII. ENSEIGNEMENT PONTIFICAL

1. Le courage de la vérité pendant cette période de crise

Allocution prononcée par le Saint-Père au cours de l'audience générale du 20 mai

Chers Fils et Filles,

Nous devons reprendre une parole que nous avons prononcée au cours du consistoire (le réunion des cardinaux) de l'autre jour, parce qu'elle nous semble importante et actuelle et peut être répétée aussi dans une audience générale comme celle-ci, parce qu'elle est destinée à tous. Cette parole la voici: « L'heure qui sonne au cadran de l'histoire exige de tous les fils de l'Eglise un grand courage, et d'une manière toute particulière le courage de la vérité que le Seigneur a recommandé lui-même à ses disciples, quand il a dit: Que votre oui soit oui, que votre non soit non (*Mt 5,37*).

Ce devoir de professer courageusement la vérité est si important que le Seigneur lui-même l'a défini comme le but de sa venue en ce monde. Devant Pilate, pendant le procès qui précède sa condamnation à la croix, Jésus dit ces graves paroles: « Je suis né pour cela, et pour cela je suis venu dans le monde pour porter témoignage à la vérité » (*Jean 18,37*). Jésus est la lumière du monde (*Jean 8,12*), il est la manifestation de la vérité; et pour accomplir cette mission dont dérive notre salut, Jésus donnera sa propre vie, en martyr de la vérité qu'il est lui-même.

D'où deux questions. La première vient aux lèvres de Pilate. Lui, peut-être sceptique sur les discussions philosophiques de la culture gréco-romaine par rapport à la vérité, lui magistrat compétent dans les jugements des délits et des crimes mais non dans les théories spéculatives, s'étonne de cet homme qui lui a été présenté comme coupable de mort pour lèse-majesté, se déclare professeur de vérité, et il l'interrompt aussitôt, peut-être avec quelque ironie: « Quid est veritas? »

qu'est-ce que la vérité? (certains, ingénieusement, sur cette phrase latine, ont construit un anagramme de réponse: *est vir qui adest*). Et Pilate n'attend pas la réponse et il cherche de clore l'interrogatoire en mettant terme à l'accusation. Mais pour nous, pour tous, la question reste en suspens: qu'est-ce que la vérité?

Question importante qui concerne la conscience, les faits, l'histoire, la science, la culture, la philosophie, la théologie, la foi. C'est cette dernière qui nous intéresse; la vérité de la foi. Car sur la vérité de la foi se fonde tout l'édifice de l'Eglise, du christianisme, et donc celui de notre salut, des destinées humaines et de la civilisation à laquelle elles son liées. Ainsi cette vérité de la foi, aujourd'hui plus que jamais, se présente comme la base fondamentale sur laquelle nous devons construire notre vie. C'est la pierre d'angle (cfr. *I Pierre* 2,6-7; *Eph* 2,20; *Mt* 21,42).

Et que remarquons-nous à ce propos? Nous observons un phénomène de timidité et de peur, et même un phénomène d'incertitude, d'ambiguïté, de compromis. Il a été bien défini: « Autrefois c'était le respect humain qui nuisait; c'était l'angoisse de pasteurs. Le chrétien n'osait pas vivre selon sa foi... Mais aujourd'hui ne commence-t-on pas à avoir peur de croire? Mal plus grave parce qu'il attaque les fondements... » (Card. Garrone, *Que faut-il croire?*, Desclée, 1967). Nous avons senti le devoir, au terme de l'année de la foi, en la fête de saint Pierre en 1968, de faire une profession de foi explicite, de réciter un Credo, qui, au fil des enseignements autorisés de l'Eglise et de la Tradition authentique, remote au témoignage apostolique, qui, à son tour, se fonde sur Jésus Christ, Lui-même appelé « témoin fidèle » (*Apoc* 1,5).

Mais aujourd'hui la vérité est en crise. A la vérité objective, qui nous fait connaître la réalité, se substitue la vérité subjective: l'expérience, la conscience, la libre opinion personnelle, quand ce n'est pas la critique de notre capacité de connaître, de penser d'une manière valable. La vérité philosophique cède à l'agnosticisme, au scepticisme, au « snobisme » du doute systématique et négatif. On étudie, on cherche, et chez certains, plus pour démolir que pour trouver. On préfère le vide. L'Evangile nous prévient: « Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière » (*Jean* 3,19). Et avec la crise de la vérité philosophique (oh, où est notre saine rationalité, notre *philosophia perennis?*), la vérité religieuse s'est écroulée chez beaucoup, qui n'ont pas

su soutenir les grandes et évidentes affirmations de la science de Dieu, de la théologie naturelle, et encore moins celles de la théologie de la révélation; les yeux se sont voilés puis aveuglés; et on a osé prendre cet aveuglement pour la mort de Dieu.

Ainsi la vérité chrétienne subit aujourd'hui des secousses et des crises terribles. Ne supportant plus l'enseignement du magistère, instauré par le Christ pour garder et développer sa doctrine, celle de Dieu, il y a des personnes qui cherchent une foi facile en la vidant, la foi intégrale et vraie, de ces vérités qui ne semblent pas acceptables pour la mentalité moderne et choisissant à leur propre gré une vérité quelconque considérée comme admissible (*selected faith*); d'autres cherchent une foi nouvelle, spécialement pour ce qui est de l'Eglise, en essayant de la conformer aux idées de la sociologie moderne et de l'histoire profane (et répètent l'erreur d'autrefois en modelant la structure canonique de l'Eglise sur les institutions historiques existantes); d'autres voudraient avoir confiance en une foi purement naturaliste et philanthropique, une foi utile et fondée sur les valeurs authentiques de la foi elle-même, celles de la charité, mais tournée vers le culte de l'homme et oublieuse de la valeur première, l'amour et le culte de Dieu; et d'autres enfin, avec une certaine défiance à l'égard des exigences dogmatiques de la foi, avec le prétexte du pluralisme qui permet d'étudier les richesses inépuisables des vérités divines et de les exprimer dans la diversité de langage et de mentalité voudraient légitimer des expressions ambiguës et incertaines de la foi, se contenter de sa recherche pour se soustraire à son affirmation, demander à l'opinion des fidèles ce qu'ils veulent croire, en leur attribuant un charisme discutable de compétence et d'expérience qui met la vérité de la foi à la merci des arbitres les plus étranges et les plus changeants.

Tout ceci advient lorsque l'on ne respecte pas le magistère de l'Eglise, par lequel le Seigneur a voulu protéger les vérités de la foi (cfr. *Hebr* 13, 7, 9, 17).

Mais pour nous qui, par la miséricorde divine, possédons ce « *scutum fidei* », le bouclier de la foi (*Eph* 6; 16), c'est-à-dire une vérité sûre et capable de soutenir le choc des opinions impétueuses du monde moderne (cfr. *Eph* 4,14), une seconde question se pose, celle du courage; nous devons avoir — disions-nous — le courage de la vérité. Nous ne ferons pas maintenant une analyse de cette vertu morale et psychologique que nous appelons courage, et que nous connaissons tous

comme étant force d'esprit et hardiesse de volonté, capacité d'amour et de sacrifice; nous remarquerons seulement que, une fois de plus, l'éducation chrétienne est l'école de l'énergie spirituelle, de la noblesse humaine, de la maîtrise de soi, de la conscience de ses propres devoirs.

Et nous ajouterons que ce courage de la vérité est demandé principalement à qui est maître et gardien de la vérité; il concerne aussi tous les chrétiens, baptisés et confirmés; il n'est pas un exercice sportif et agréable mais une profession de fidélité due au Christ et à son Eglise; il est un grand service rendu au monde moderne qui, plus que nous ne le supposons, attend de chacun de nous ce témoignage bienfaisant et tonifiant. Qu'en cela le Seigneur vous aide, avec notre Bénédiction Apostolique.

2. L'espérance, force animatrice de dynamisme humain et chrétien

Allocution prononcée par le Saint-Père au cours de l'audience générale du 27. mai.

Chers Fils et Filles,

Parmi les grandes questions que se pose la mentalité moderne, pour nous chrétiens, il y a celle de l'attitude de l'homme en face du progrès. Cette question d'ordinaire se présente comme une objection: le croyant est un homme à la psychologie statique, fixe, immobile; sa foi dogmatique ne lui permet pas de comprendre les choses nouvelles, de les désirer, de les encourager. Et, ajoutons-nous volontiers, le croyant fait encore partie du passé, de ce moment de l'histoire passée où survint le fait évangélique, il y a deux mille ans; pour lui le temps ne passe pas, son regard est tourné en arrière; et donc sa psychologie a tendance à demeurer étrangère aux événements merveilleux et rapides de notre temps; il se défie des changements qui se produisent dans tous les domaines de la vie humaine: dans la pensée, la science la technique, la sociologie, les moeurs, etc., il ne peut être un « homme de notre temps », il ne peut comprendre les jeunes; il n'a ni désirs ni espérances; il est, au fond, apathique et peureux; et — dans le domaine ecclésial, il est pré-conciliaire... Il faut une nouvelle mentalité religieuse, une nouvelle théologie, une nouvelle Eglise.

Une telle description constitue un préjugé sur la personne du chrétien et pourrait être encore beaucoup plus longue. Le problème

est vaste, et le style de notre discours, comme toujours bref et élémentaire, ne nous permet que de le présenter à votre attention en ajoutant une simple question: cette description est-elle exacte? Le croyant fuit-il réellement l'impératif de l'actualité, le charme du progrès? (cf. Dawson, *Progrès et religion*).

Nous admettons, et même nous défendons, un aspect essentiel du croyant, du chrétien: il est un homme de la tradition; de la tradition dans laquelle il vit; il est un homme d'Eglise; c'est-à-dire un fils du corps social, vivant et mystique, qui tire sa vie de son chef, le Christ; le Christ qui a vécu dans l'histoire de l'Evangile et qui vit aujourd'hui dans la gloire céleste, dans la plénitude divine, comme nous le disons dans le Credo: à la droite du Père. Le chrétien vit d'un héritage, d'un souvenir provenant d'un événement historique du passé, décisif pour le destin de l'humanité, l'Evangile; et il vit d'une actualité qui lui a été communiquée dans l'Esprit Saint, une actualité qui dépasse la sphère du temps et des réalités naturelles: il vit de la foi, il vit de la grâce. Si ce fil se brisait, la vie de l'homme, en tant que chrétien, s'éteindrait. C'est une question de vie ou de mort.

Mais, disons-le tout de suite: ce lien avec le passé et avec le transcendant surnaturel ne soustrait pas le croyant au présent, au futur et à l'au-delà, mais il l'y insère plus intimement. Pourquoi? Parce que la foi à laquelle il adhère, est, de par sa nature, une promesse; ou mieux elle est l'adhésion à des vérités qui doivent encore se manifester jusqu'à leur connaissance totale et à leur jouissance promise. Comment la Lettre aux Hébreux décrit-elle la foi? Cette formule est célèbre: « la foi est le fondement de choses espérées, elle est la certitude de choses qui ne se voient pas » (*Héb* 11; 1). Donc la foi a un rapport essentiel avec l'espérance.

Oui, avec l'espérance. Et c'est l'espérance qui est la force motrice du dynamisme humain, et d'autant plus, comme vertu théologique, du dynamisme chrétien. Ici il faudrait faire l'analyse de l'espérance dans la psychologie moderne; nous vous en laissons le soin. Vous verrez tout de suite que l'homme moderne vit d'espérance. C'est-à-dire que son esprit est tendu vers l'avenir, vers un bien à atteindre; ce qu'il possède ne lui suffit pas; et même ce qu'il possède, au lieu de le satisfaire, le tourmente et le stimule à posséder plus, à chercher quelque chose d'autre: l'étude, le travail, le progrès, la contestation et même la révolution sont autant d'espérances en action. Cette fuite en avant,

propre de notre temps, est tout entière alimentée par l'espérance; et qui ne sympathise pas avec le passé et avec le présent, met son coeur dans le futur, il espère; S. Thomas dit bien que l'espérance abonde chez les jeunes (S. Th. I-II, 40, 6), à moins que, déçu dans la recherche de quelque bien meilleur dans le futur, ils ne tombent dans le désespoir, comme il arrive souvent dans la psychologie critique et pessimiste de tant d'hommes, eux aussi fils de notre temps.

Donc le chrétien est un homme de l'espérance, il ne connaît pas le désespoir. Et, par rapport à l'espérance, il y a une différence entre le chrétien et l'homme moderne profane: ce dernier est un « vir desidorium », un homme aux multiples désirs (entre désir et espérance il y a un lien étroit: celle-ci s'inscrit parmi les instincts de force, celui-là plutôt parmi les instincts de jouissance, mais tous deux tendent vers des biens futurs); c'est un homme qui cherche à raccourcir les distances entre lui et les biens à atteindre; c'est un homme aux espérances à brève échéance qu'il veut rapidement comblées; ces espérances sensibles, économiques et temporelles sont plus rapidement accessibles, et donc rapidement taries, elles laissent le coeur de l'homme vide et fatigué, et souvent déçu. Ces espérances n'élèvent pas l'esprit et ne donnent pas à la vie sa signification complète; elles poussent le cheminement de la vie elle-même vers un progrès discutable.

Le chrétien au contraire est l'homme de l'espérance vraie, celle qui cherche à atteindre le bien suprême (cf. « fecisti nos ad Te, de S. Augustin, conf. 1,1) et qui sait qu'elle reçoit pour lui donner force l'aide de ce même bien suprême qui donne à l'espérance la confiance et la grâce (cfr. S. Th. I-II, 40, 7).

Ces deux espérances, profane et chrétienne, tirent leur origine d'une lacune de notre condition de vie actuelle, de la douleur, de la pauvreté, du remords, du besoin, de la misère; mais une tension diverse les soutient, même si l'espérance chrétienne peut faire sienne toute la tension vraiment humaine et honnête de l'espérance profane: n'est-ce pas l'idée qui inspire la grande constitution pastorale « Gaudium et Spes » du récent Concile? Rien d'authentiquement humain qui ne trouve écho dans le coeur » des disciples du Christ (cn. 1, cfr. *Ter.* « humani nihil a me alienum puto »).

Nous concluons donc en corrigeant cette fausse conception du croyant qui le présenterait comme réactionnaire obligé; homme calme, étranger à la vie moderne, insensible aux signes des temps, privé de toute espé-

rance. Disons plutôt qu'il est un homme vivant d'espérance, que son salut chrétien, commencé et incomplet, est un don à faire fructifier, un but à atteindre, car « seulement dans l'espérance nous sommes sauvés » (*Rom 8,24*). Et s'il ne veut pas tomber dans le relativisme du temps qui passe, et s'il ne cède pas à la vague aveugle des nouveautés détachées de la cohérence avec la tradition catholique, cela ne veut pas dire qu'il est opposé au renouveau et au progrès suivant le dessein divin; il en est le promoteur joyeux et intelligent; parce que c'est un homme de l'Expérance.

Réfléchissons un peu. Avec notre Bénédiction Apostolique.

3. Rappel du Council à la vertu de pauvreté, tant personnelle qu'ecclésiastique

Allocution prononcée par le Saint-Père au cours de l'audience générale du 24 juin.

Notre étude sur l'esprit du Concile, cet esprit qui doit former en nous une mentalité chrétienne nouvelle et authentique et doit s'exprimer dans un nouveau style de vie ecclésiastique, nous mène facilement au thème de la pauvreté.

On en a parlé beaucoup. Notre Vénéré Prédécesseur le Pape Jean XXIII a commencé à le faire avec le radio-message aux catholiques du monde entier, un mois avant le Concile, quand il parla déjà alors des problèmes que l'Eglise a devant elle, à l'intérieur et à l'extérieur, et affirma que « l'Eglise se présente comme elle est et veut être, comme l'Eglise de tous et en particulier l'Eglise des Pauvres » (*A.A.S.* 1962, 682). Ces mots eurent un immense écho. Ils étaient eux-mêmes l'écho d'une parole biblique, venue de loin, du Prophète Isaïe (cfr. *Is 58,6; 61,1ss*), et assumée par Jésus dans la synagogue de Nazareth: « Je suis envoyé pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres » (cfr. *Lc 4,18*). Nous savons tous quelle importance revêt dans tout l'Evangile le thème de la pauvreté: à commencer par les Béatitudes, dans lesquelles les « Pauvres en esprit » ont la première place, non seulement dans le texte, mais dans le Royaume des cieux, pour continuer par les pages où les humbles, les petits, ceux qui souffrent, les nécessiteux sont exaltés comme les citoyens préférés de ce même royaume des cieux (*Mt 18,3*) et comme les représentants vivants du Christ lui-même (*Mt 25,40*).

Ensuite, et surtout, l'exemple du Christ est la grande apologie de la pauvreté évangélique (cfr. 2 *Cor* 8,9; St. Augustin, *Sermo* 14, P.L. 38,115). Nous le savons et nous ferions bien de nous le rappeler, justement en hommage à cette authenticité chrétienne, que nous cherchons tous, à la suite du Concile et conformément au sens spirituel de notre temps.

Le thème est très vaste; et nous ne prétendons pas le développer ici; nous le rappelons seulement pour son importance théologique: la pauvreté évangélique comporte en fait une révision de notre rapport religieux avec Dieu et avec le Christ, à cause de l'exigence primordiale que ce rapport affirme: les biens de l'esprit sont en tête dans la classification des valeurs dignes de notre existence, de notre recherche et de notre amour: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu » (*Mt* 6,33); alors que les biens temporels, la richesse, le bonheur présent, ne sont rien par rapport au Bien suprême, qui est Dieu, et à sa possession qui est notre bonheur éternel. L'humilité de l'esprit (cfr. S. Augustin, *Enarr.* in *Ps.* 73; P.L. 36,943) et la tempérance, et souvent le détachement, soit dans la possession soit dans l'usage des biens matériels, constituent les deux caractéristiques de la pauvreté que le Maître divin nous a enseignée par sa doctrine et encore plus — comme nous le disions — par son exemple: Il s'est révélé, du point de vue social, dans la pauvreté.

Comme on le voit tout de suite, ce principe théologique sur lequel est fondée la pauvreté chrétienne, devient principe moral, marquant toute l'ascèse chrétienne: la pauvreté, vue dans l'homme, est, plus qu'une donnée de fait, le résultat volontaire d'une préférence d'amour, choisie pour le Christ et pour son royaume, avec le renoncement, qui est libération, au désir de la richesse qui comporte une série de soins temporels et de liens terrestres, en occupant beaucoup trop de place dans l'esprit. Rappelons l'épisode évangélique du jeune riche qui, placé devant l'alternative de suivre le Christ ou d'abandonner ses richesses, préfère celles-ci tandis que le Seigneur « le regarde et l'aime » (*Mr.* 10,21), et le voit s'en aller avec tristesse.

Mais le Concile nous a appelé, plus qu'à la vertu personnelle de pauvreté, à la recherche et à la pratique d'une autre pauvreté, la pauvreté ecclésiale, celle qui doit être pratiquée par l'Eglise en tant que telle, comme collectivité réunie au nom du Christ.

Il y a dans une page du Concile un passage très beau à ce propos;

nous le citons parmi les nombreux autres que nous trouvons sur ce thème dans les documents conciliaires: « L'esprit de pauvreté et d'amour et en effet la gloire et le témoignage de l'Eglise du Christ (Gaudium et Spes, n. 38). Ce sont des mots pleins de lumière et de force, qui jaillissent d'une conscience ecclésiale en plein éveil, avide de vérité et d'authenticité, et désireuse de s'affranchir de coutumes historiques qui seraient peu conformes à son esprit évangélique et à sa mission apostolique. Un examen critique, historique et moral, s'impose pour donner à l'Eglise son visage authentique et moderne, où la génération actuelle désire reconnaître celui du Christ.

Ceux qui ont parlé à ce propos se sont particulièrement arrêtés sur cette fonction de la pauvreté ecclésiale, c'est-à-dire celle qui permet de donner une image visible, exacte de l'Eglise. (Cfr. Congar, Pour une Eglise servante et pauvre, p. 107). Ainsi a parlé d'une manière toute spéciale le Cardinal Lercaro, à la fin de la première session du Concile (6 décembre 1962), en insistant sur l'« image » que l'Eglise doit aujourd'hui montrer, aux hommes de notre temps en particulier, l'image par laquelle s'est révélé le mystère du Christ: l'aspect moral de la pauvreté, et l'aspect sociologique de sa préférence pour les pauvres.

Tout le monde voit quelle force réformatrice porte l'affirmation de ce principe: l'Eglise doit être pauvre; ce n'est pas tout; l'Eglise doit apparaître pauvre. Peut-être tout le monde ne voit pas les justifications qui peuvent être données aux divers aspects pris par l'Eglise au cours de sa vie séculaire, au contact avec des conditions particulières de la civilisation; par exemple, quand elle apparaissait comme une grande propriétaire terrienne, alors qu'elle était engagée à rééduquer les populations au travail des champs; ou encore quand l'Eglise apparaissait comme un pouvoir civil car, celui-ci ayant disparu, il fallait que quelqu'un l'exerce avec une autorité humaine; ou encore quand, pour exprimer son caractère sacré et son génie spirituel, elle ornait de temples magnifiques et parures très riches son culte; ou pour exercer son ministère elle assurait le pain et une juste subsistance à ses ministres; ou encore pour stimuler l'instruction et l'assistance du Peuple, l'Eglise fondait des écoles et ouvrait des hôpitaux; ou encore pour s'insérer dans la culture de certaines époques elle employait en maître le langage de l'art. (cfr. v. g. G. Gurth, les origines de la civilisation moderne).

Usage et finalité des moyens économiques nécessaires

Comme il serait facile, justement à l'honneur de la pauvreté de l'Eglise, de démontrer que les richesses fabuleuses qui lui sont de temps en temps attribuées par une certaine opinion publique, sont bien minimes, souvent insuffisantes aux besoins modestes et légitimes de la vie courante, que ce soit de tant d'ecclésiastiques et religieux que d'institutions de bienfaisance et de pastorale. Mais nous ne voulons pas maintenant faire cette apologie.

Acceptons plutôt l'affirmation que les hommes d'aujourd'hui, spécialement ceux qui regardent l'Eglise du dehors, font pour qu'elle se manifeste telle qu'elle doit être: certainement pas une puissance économique, sans être revêtue d'une apparence de bien-être, sans s'adonner à des spéculations financières, sans être insensible aux besoins des personnes, des groupes sociaux, des nations dans la misère. Nous ne voulons pas à présent explorer ce domaine immense des mœurs ecclésiastiques. Nous y faisons seulement allusion afin que vous sachiez que nous les avons présentes à l'esprit et que nous sommes en train d'y travailler par des réformes progressives mais sans timidité. Nous notons avec une attention particulière comment dans une période comme la nôtre, marquée tout entière par la conquête, la possession, la puissance des biens économiques, se manifeste dans l'opinion publique, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Eglise, le désir, presque le besoin, de voir la pauvreté de l'Evangile et de la déceler en particulier là où l'Evangile est prêché et représenté. Disons-le bien simplement, dans l'Eglise officielle, dans notre Siège Apostolique. Nous sommes conscient de cette exigence, interne et externe, de notre ministère; et avec la grâce du Seigneur, de même que bien des choses ont été accomplies par rapport aux renoncements aux biens temporels et par rapport à la réforme du style de l'Eglise, ainsi nous continuerons, avec le respect qui est dû à de légitimes situations de fait, mais avec la confiance d'être compris et aidé par les fidèles dans notre effort d'éliminer des situations non conformes à l'esprit et au bien de l'Eglise authentique. La nécessité des « moyens » économiques et matériels, avec les conséquences qu'elle comporte de les rechercher, de les demander, de les administrer, ne doit jamais surpasser le concept des « fins » auxquelles ils doivent servir et dont ils doivent sentir le frein, la générosité dans l'utilisation, la spiritualité de la signification.

A l'école du Divin Maître nous aurons tous soin d'aimer en même temps la pauvreté et les pauvres; la pauvreté pour en faire la norme austère de notre vie chrétienne, les pauvres pour en faire l'objet de notre intérêt tout spécial, qu'ils soient des personnes, des groupes, des nations qui ont besoin d'amour et d'aide. De cela aussi le Concile a parlé; nous avons essayé et nous essaierons d'en écouter la voix.

Mais le discours sur l'Eglise des Pauvres devra continuer; pour nous et pour vous tous, avec la grâce du Seigneur. Avec notre Bénédiction Apostolique.

4. Aspects positifs d'un temps d'épreuves

Allocution prononcée par le Saint-Père au cours de l'audience générale du 15 juillet

Nous avons parlé bien souvent, au cours de ces audiences générales, du Concile, toujours en termes simples, de manière à nous adapter à la nature de ces entretiens brefs et familiers, et nous rendons compte que beaucoup, pour ne pas dire tout, reste à dire. Nous aurons toujours l'occasion, si Dieu le permet, de retourner à cette grande école pour en tirer des enseignements anciens et nouveaux et spécialement pour en recevoir des lumières directrices sur l'oeuvre d'« *aggiornamento* » (selon la parole célèbre de notre vénéré prédécesseur Jean XXIII, dans son discours d'ouverture du Concile oecuménique) c'est-à-dire sur l'oeuvre d'adaptation de la vie et de l'exposé de la doctrine de l'Eglise — restant sauve l'intégrité de son essence et de sa foi — aux exigences de sa mission apostolique, selon les transformations de l'histoire et les conditions de l'humanité, à laquelle cette mission s'adresse.

Mais nous sommes tous désireux de porter notre regard du Concile à l'après concile, c'est-à-dire aux résultats qui en sont sortis, aux événements et aux enseignements conciliaires. Le Concile, comme événement historique, est déjà passé; notre tempérament moderne nous porte à regarder le présent, l'avenir même.

L'après-concile prend aujourd'hui une grande importance. Quels effets a produit le Concile? Quels effets peut-il encore produire? Nous sommes tous conviscus que cinq années, depuis sa conclusion, ne suffisent pas à donner, sur lui et sur son importance, sur son efficacité, un jugement exact et définitif; et nous sommes cependant tous également

convaincus que le Concile ne peut pas être considéré comme terminé, à la fin de ses travaux, comme il arrive de tant d'événements que le temps, en passant, enterre et dont il permet seulement aux érudits des choses mortes d'en conserver vivante la mémoire. Le Concile et un événement qui reste, non seulement dans la mémoire mais dans la vie de l'Eglise, et qui est destiné à demeurer, en elle et en dehors d'elle, pour une longue période encore.

Ce premier aspect de l'après-Concile mériterait de longues considérations, ne fut-ce que pour déterminer si l'héritage du Concile est simplement une permanence ou s'il est un processus en voie de développement; pour déterminer, en effet, quels enseignements il nous a laissés de manière stable et fixe, comme il arrivait généralement aux anciens conciles qui s'achevaient par des définitions dogmatiques, toujours valables aujourd'hui et pour toujours dans le patrimoine de la foi; et encore quels enseignements il nous a préparés en vue d'un développement et d'une expérimentation dans une fécondité ultérieure, comme il est à supposer que sont justement les enseignements de Vatican II, qui s'est présenté surtout comme Concile pastoral, c'est-à-dire tourné vers l'action. C'est un examen important et difficile, qui ne peut être accompli que petit à petit, non sans l'aide du magistère ecclésiastique.

Un deuxième aspect, qui demande aujourd'hui l'attention de tous, est l'état présent de l'Eglise, confronté avec celui qui existait avant le Concile; et comme l'état actuel de l'Eglise est caractérisé de tant d'agitations, de tensions, de nouveautés, de transformations, de discussions, etc., immédiatement les jugements diffèrent. Il y a ceux qui pleurent la tranquillité supposée du passé et ceux qui se réjouissent finalement des changements en cours; l'un parle de désintégration de l'Eglise, l'autre rêve de la naissance d'une église nouvelle; l'un trouve que les nouveautés sont trop nombreuses et trop rapides, et bouleversent la tradition et l'identité de l'Eglise authentique, l'autre au contraire accuse de lenteur, de paresse, de réaction même le déroulement des réformes déjà accomplies ou commencées. Il y en a qui voudraient reconstruire l'Eglise selon son aspect primitif, en contestant la légitimité de son développement historique logique, d'autres au contraire voudraient engager ce développement dans les formes profanes de la vie courante, au point de désacraliser et de séculariser l'Eglise, en désintégrant les structures au profit d'une vitalité charismatique, sim-

ple, gratuite et inconsistante, et ainsi de suite. L'heure présente est heure de tempête et de transition. Le Concile ne nous a pas donné, pour le moment, dans beaucoup de secteurs, la tranquillité désirée mais plutôt a suscité du trouble et des problèmes qui, certainement ne sont pas, sans conséquences pour l'accroissement du règne de Dieu dans l'Eglise et dans chaque âme. Il est bon de le rappeler, c'est un moment ciment (cfr. II II 123,8).

d'épreuve. Celui qui est fort dans la foi et la charité peut jouir de ce

Nous ne dirons rien de plus. Les revues et les librairies sont inondées de publications sur la phase féconde et critique de l'Eglise dans sa phase d'histoire post-conciliaire. Il faut veiller. L'Esprit de science, de conseil, d'intelligence et de sagesse doit aujourd'hui être invoqué avec une particulière ferveur. Des ferments nouveaux s'agitent en nous; sont-ils bons, ou nocifs? Des tentations nouvelles et des devoirs nouveaux sont devant nous. Répétons les exhortations de St Paul: « Soyez toujours joyeux. Et priez sans jamais vous arrêter. En toute chose, rendez grâce à Dieu, qui vous est manifestée dans le Christ Jésus. N'éteignez pas l'Esprit. Ne dépréciez pas l'esprit de prophétie. Vérifiez tout: ce qui est bon, retenez-le. Gardez-vous de toute espèce de mal » (I Thess. 5, 16-22).

Nous ajouterons simplement la recommandation d'une triple fidélité. Fidélité au Concile: faisons en sorte de connaître mieux, d'étudier, d'explorer, de pénétrer ses enseignements, magnifiques et si riches. Peut-être leur abondance même, leur densité, leur autorité a découragé beaucoup de leur lecture, de la méditation d'une doctrine si haute et si engagée. Beaucoup, qui parlent du Concile, n'en connaissent pas les documents merveilleux et pleins de poids. Certains, qui préfèrent la contestation et le changement précipité et révolutionnaire, osent insinuer que le Concile est désormais dépassé; il servirait, pensent-ils, seulement pour démolir, non pour construire. En revanche, qui veut voir dans le Concile l'oeuvre de l'Esprit Saint et des organes responsables de l'Eglise (rappelons la qualification théologique du premier Concile, celui de Jérusalem: « Visum est... Spiritui Sanctora et nobis », il nous est apparu, au Saint Esprit et à nous *Act* 15,28), prendra en mains avec assiduité et respect le volume du récent concile et trouvera le moyen d'en faire un aliment et une loi pour sa propre âme et sa propre communauté.

Deuxième fidélité: fidélité à l'Eglise. Il faut la comprendre, l'aimer,

la servir, l'aider. Parce qu'elle est signe et instrument de salut. Parce qu'elle est objet de l'amour immolé du Christ: « dilexit Ecclesiam et se ipsum tradidit pro ea », il a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle (*Eph 5,25*). Et aussi parce que nous sommes l'Eglise, ce corps mystique du Christ, dans lequel nous sommes vitalement insérés, dans lequel nous aurons notre sort éternel. Cette fidélité à l'Eglise, vous le savez, est aujourd'hui trahie par beaucoup, discutée, interprétée à sa manière, minimisée, c'est-à-dire ni comprise dans sa signification profonde et authentique, ni professée avec le respect et la générosité qu'elle mérite, non pour notre mortification, mais pour notre expérience et notre honneur.

Et finalement, fidélité au Christ. Tout est là. Nous vous répétons seulement la parole de Simon Pierre, dont nous sommes le pauvre mais le réel successeur, et sur la tombe duquel nous nous trouvons maintenant: « Seigneur, on irions-nous? Toi seul as les paroles de la vie éternelle » (*Joh 6,69*).

Fidélité au Christ. Tel doit être l'après-Concile, mes frères et mes fils bien-aimés. Avec notre Bénédiction Apostolique.

5. Les tentations de l'athéisme

Allocution prononcée par le Saint-Père au cours de l'audience générale du 5 août

Les tentations de l'homme moderne par rapport à Dieu et à la religion sont nombreuses et graves. Nous y insistons à peine, selon notre habitude au cours de ces brefs instants d'audience générale, non pas tant pour répondre doctrinalement à ces tentations, mais plutôt pour que vous les connaissiez, même en venant ici, et que vous sachiez vous en défendre, comme il convient, en étudiant, en réfléchissant, en purifiant votre mentalité religieuse, si c'est nécessaire, et fortifiant par la prière et la bonne volonté la foi menacée: « Ut possitis sustinere », pour que vous puissiez résister (*1 Cor 10,13*).

Parmi ces tentations, en voici une très forte: Dieu et la religion sont des concepts dépassés. Ils appartiennent à d'autres temps. Notre époque est devenue adulte. La pensée moderne a progressé de manière à exclure toute affirmation, qui dépasse la raison scientifique. Dieu, dit-on, est transcendant, donc Il est hors de la sphère des intérêts de l'homme de notre temps. Il appartient au passé, non au présent, encore moins

au futur. Le mouvement de la civilisation va vers une sécularisation croissante et totale, c'est-à-dire vers l'autonomie des valeurs temporelles et vers la libération d'un rapport religieux supposé. Vous aurez certainement entendu parler de cette tendance, qui distingue d'abord les réalités terrestres de leur rapport supérieur et final avec le monde religieux, et cela légitimement; mais ensuite elle arrive à restreindre au domaine de ces réalités terrestres tout le savoir et tout l'intérêt de l'homme, sécularisant, laïcisant, désacralisant toute forme de vie moderne. La religion n'y aurait plus de place, ni aucune raison d'être, à moins d'être réinterprétée dans un sens purement humaniste, de manière à proclamer que l'homme est pour l'homme l'être suprême (cfr. Marx, Nietzsche, etc...).

Comme vous le voyez, cette objection ruine notre foi, et devient ces temps-ci plus forte et plus répandue, jusque dans le domaine théologique, avec des intentions, qui ne sont pas toujours destructrices, même parmi les catholiques.

Quelle est sa force? Elle semble s'identifier avec le mouvement, l'évolution, le changement des idées résultant du progrès, des transformations de la vie moderne, en contraste avec celle des temps plus anciens. Nous sommes habitués à appeler histoire ce flux d'événement et de moeurs en référence à la vie de l'homme. L'histoire serait la cause fatale de la dissolution de l'idée religieuse. Le sens de ce processus des choses et des hommes dans le temps tenterait de classer la religion comme vieillie, comme insoutenable aujourd'hui, comme ayant une survie abusive; le nom même de Dieu serait considéré comme mythique, imaginaire et irréel. Un homme religieux serait un réactionnaire, un naïf hors de mode, un être malheureux, qui ne se rait pas encore émancipé du joug d'une mentalité dépassée.

Il est superflu que nous vous rappelions quel pouvoir de suggestion cette tentation possède. Les faits le disent, les livres le documentent, les jeunes spécialement subissent la fascination de cette forme d'athéisme, à cause de l'aspect d'actualité qu'elle présente, d'absence de préjugés qu'elle autorise et suscite, d'évidence élémentaire qui semble l'appuyer. Cette espèce d'athéisme serait un signe de progrès de l'esprit, cause et effet du progrès scientifique, technique, social culturel. L'histoire, c'est-à-dire l'évolution, est le secret de transformation du monde moderne. Sur l'athéisme on pourrait dissenter sans fin, spécialement d'une manière spéculative; il existe dans la littérature catholique une

riche production d'oeuvres d'étude et de vulgarisation, que nous ferions bien de connaître et de valoriser. Mais nous nous limiterons maintenant à considérer l'aspect tentateur de la négation de Dieu et de nos rapports avec Lui, causé de ce qu'on appelle « notre époque ».

Nous voudrions vous inviter à examiner cette expression. Elle ferait tort à votre intelligence, si elle suffisait, par elle-même, à former en vous une certitude, spécialement sur une question d'une telle importance.

Elle peut, tout au plus, fonder une présomption de vérité, celle de l'opinion publique, ou celle des courants philosophiques de pensée, que l'on suppose valables. Mais de soi l'actualité d'une doctrine ne suffit pas pour la rendre digne d'être crue. Celui qui se laisse conduire par les habitudes de pensée, les opinions de la masse, souvent ne se rend pas compte de sa propre attitude d'esclave: il s'exalte des paroles, des idées d'autrui, des opinions faciles, de la renonciation à un effort mental propre, de la joie d'être affranchi de la mentalité de son milieu propre, qui ne manque pas, souvent, de sagesse et d'expérience, de se laisser porter par des idées triomphantes: et il se croit libre! Et il ne se rend pas compte d'une autre faiblesse: que les idées triomphantes du jour, avec le temps peuvent changer, et changent de fait. Il s'expose donc, aux démentis et aux désillusions de demain. Il sourira peut-être alors de lui-même, ou mieux encore il regrettera d'avoir abandonné sa propre personnalité aux mains et aux cerveaux d'autrui, d'être un homme raté, d'avoir marché dans le brouillard.

Que réfléchissent les personnes intelligentes, que réfléchissent les jeunes, que réfléchissent les travailleurs. Tous doivent réfléchir. Aujourd'hui plus que jamais, car l'idée de progrès, d'autosuffisance humaine, subit une crise effrayante, et trouve justement dans ses fidèles les contestateurs les plus forts et les plus désespérés.

S'il y a d'autres motifs de la répugnance au Dieu de la foi, nous devons également y réfléchir: l'analyse sérieuse et patiente de ces motifs en montrera la fausseté à la fin; non sans une aide qui ne peut manquer de ce Dieu que nous mettons en cause (cfr. S. Irénée: nous ne pouvons connaître Dieu sans l'aide de Dieu, adv. Haer. IV, 5,1). Nous trouverons qu'Il n'est pas le fantôme que l'homme ignorant et sensible s'est créé par lui-même; nous trouverons, comme dit le Concile dans une page admirable, que: « la reconnaissance de Dieu ne s'oppose en aucune façon à la dignité de l'homme », et que justement en

conformité avec la tension de l'homme moderne à chercher dans l'avenir la plénitude de la vie « l'espérance eschatologique ne diminue pas l'importance des tâches terrestres, mais en soutient bien plutôt l'accomplissement par de nouveaux motifs » (*Gaudium et Spes* n. 21).

Relisons une page du P. Lubac: « On repousse Dieu comme celui qui limite l'homme, et on ne voit pas que par le rapport à Dieu l'homme a en lui « quelque infinité ». On repousse Dieu comme celui qui subjugué l'homme, et on ne voit pas que par le rapport à Dieu l'homme échappe à tout esclavage, en particulier à celui de l'histoire et de la société » (*Sur les chemins de Dieu*, p. 268).

Dieu n'est pas dépassé. Et encore moins l'idée de Dieu, dans la plénitude de son Etre, le mystère de son existence, la merveille de sa révélation, est dépassée. Il faut seulement la faire revivre dans nos esprits, qui l'ont déformée, profanée, amoindrie, expulsée, oubliée; la régénérer dans la recherche, la foi chrétienne, la charité envers Lui et envers nos frères, pour en retrouver l'actualité par excellence, la lumière du temps, la promesse de l'éternité.

Son nom est « Toujours ».

Disons-le avec le chantre biblique: « Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange sera toujours sur mes lèvres » (*Ps* 33,2).

Avec notre Bénédiction Apostolique.

6. **Renouveau dans la fidélité: programme de l'après-Concile**

Allocution prononcée par le Saint-Père au cours de l'audience générale du 12 août

La religion? Il faut la renouveler. C'est la conviction de tous ceux qui s'en occupent encore aujourd'hui, qu'ils soient à l'extérieur de son expression concrète — une foi, une observance, une communauté — ou qu'ils soient au contraire à l'intérieur d'une profession de foi, d'une discussion religieuse. Toute la question est de savoir ce que l'on entend par renouvellement! Il faut renouveler sa propre conscience religieuse. C'est plutôt là une question qu'une objection, mais c'est une question polymorphe, polyvalente, c'est-à-dire qu'elle se présente sous des aspects très divers, avec des principes, des méthodes de travail, des conclusions différentes et facilement opposées entre elles. Le renouveau religieux peut être conçu comme un processus continu de perfectionnement, ou comme un processus expéditif de dissolution, ou encore comme une

tentative de nouvelle interprétation, selon des critères donnés.

Le thème est actuel. Nous avons tous accueilli la parole prestigieuse de « *aggiornamento* », comme un programme: programme du concile et de l'après-concile, programme personnel et communautaire. Signe évident que, justement au coeur de l'orthodoxie, doivent agir comme un ferment vital (cfr. *Mt* 13,33), l'impulsion d'une nouvelle vie, la respiration animatrice de la conscience, la tension morale, l'expression actuelle et, comme l'amour, toujours originale.

La religion est vie et, comme notre vie biologique, doit être subjectivement en un continuel renouvellement, une continuelle purification, un continuel accroissement. Toute la discipline de l'esprit nous le rappelle; St. Paul ne cesse de le répéter: « l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (*2 Cor* 4,16); « dépouiller le vieil homme, qui va se corrompant au fil des convoitises décevantes, pour vous renouveler par une transformation spirituelle de votre jugement et revêtir l'homme nouveau » (*Eph* 4,22-23) « nous grandirons de toutes manières vers celui qui est la tête (le Christ) » (*Eph* 4,15), toujours « en progressant dans la science de Dieu » (*Col* 1,10), etc.

Ces exhortations incessantes constituent bien des éléments de ce que nous offre la vision originelle du fait religieux; elles signifient qu'il naît d'un minuscule commencement et qu'il doit se développer (rappelez-vous la parabole du semeur, (*Lc* 8, 5, 11); elles signifient que lui aussi est sujet aux décadences et aux perversions (rappelez-vous la polémique du Christ avec les Phariséens, *Mt* 23,14); qu'il a souvent besoin de réformes, et toujours de perfectionnement, et qu'il atteindra sa plénitude dans la vie future seulement. Tout cela est bien connu des disciples de la Parole divine, de l'école de la liturgie et de la vie ecclésiale. Donc volontiers nous acceptons l'« *aggiornamento* », et nous cherchons à en interpréter la signification et à en accueillir les conséquences rénovatrices. Primo dans l'intérieur des âmes (*Eph* 4,23), et ensuite, si c'est nécessaire, dans les lois extérieures.

Mais ce nouveau n'est pas sans danger, certes. Le premier danger est celui du changement, voulu par lui-même, ou en hommage au transformisme du monde moderne. Du changement incompatible avec la tradition de l'Église, à laquelle on ne peut renoncer. L'Église est la continuité du Christ dans le temps. Nous ne pouvons nous séparer d'elle, de même qu'une branche, qui veut s'épanouir dans les fleurs nouvelles du printemps, ne peut se détacher de la plante, de la racine,

d'où elle tire sa vitalité. C'est un des points capitaux de l'histoire contemporaine du christianisme, un point décisif: ou dans l'adhésion fidèle et féconde avec la tradition authentique et autorisée de l'Eglise, ou dans la séparation mortelle. Le contact normal avec le Christ ne peut se faire pour celui qui veut s'accrocher à lui selon des chemins qu'il a lui-même choisis, en créant un vide doctrinal et historique entre l'Eglise présente et l'annonce primitive de l'Evangile. « L'esprit souffle où il veut » (*Jo* 3,8), bien sûr, le Seigneur l'a dit, mais le Seigneur a lui aussi institué un fil conducteur; « decevez l'Esprit saint » a-t-Il dit après sa Résurrection à ses disciples (ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (*Jo* 20,23). Le Christ, certainement, demeure l'unique source, l'unique « vraie vigne », mais sa vie nous atteint à travers les branches vitales issues d'elle (cfr. *Jo* 15,1 1 sq; *Lc* 10,16).

L'Eglise n'est pas un rideau de séparation, qui met une distance, un obstacle dogmatique et légal entre le Christ et son disciple du XX^e siècle; elle est le canai, le véhicule, le développement normal qui unit; elle est la garantie de l'authenticité, du voisinage de la présence du Christ parmi nous. « Je suis avec vous » a dit le Christ en prenant congé des Onze et en ouvrant devant eux la succession des temps « jusqu'à la fin du monde » (*Mt* 28,20).

On ne peut imaginer un christianisme nouveau pour le renouveler, il lui faut être tenacement fidèle. Et cette stabilité dans l'être, avec sa continuité dans le mouvement et dans le développement, cette cohérence existentielle, propre à tout vivant, ne peut pas être qualifiée de réactionnaire, d'obscurantiste, d'archaïque, de sclérosée, de bourgeoise, de cléricale, ou de n'importe quel titre méprisant, comme le fait pourtant une certaine littérature moderne, à cause de la phobie du passé, de la méfiance devant tout ce que le magistère de l'Eglise présente comme objet de foi. La vérité est ainsi, elle demeure, la Réalité divine, qui y est contenue, ne peut être modelée selon le bon plaisir d'un chacun, elle s'impose. Tel est le mystère; celui qui a le privilège d'y entrer par la foi et la charité en jouit avec délices, il a une certaine expérience ineffable de l'effusion de l'Esprit saint.

Quelqu'un posera la question: mais alors il n'y a plus rien à renouveler? L'immobilisme devient la loi. Non, la vérité demeure, mais elle est exigeante, il faut la connaître, l'étudier, la purifier dans ses expressions humaines: quel renouveau tout cela comporte! La vérité demeure

mais elle est féconde, personne ne peut dire l'avoir totalement comprise et définie dans les formules qui restent cependant intangibles dans leur signification; elle peut présenter bien des aspects qui méritent la recherche; elle projette sa lumière sur des domaines divers, qui intéressent le progrès de notre doctrine; la vérité demeure, mais a besoin d'être traduite, formulés selon la capacité de compréhension de ses disciples, et ceux-ci sont des hommes d'âges différents, de cultures diverses, de civilisations diverses. La religion admet donc un perfectionnement, un accroissement, un approfondissement, une science toujours tendue dans l'effort sublime d'une meilleure compréhension, ou d'une formulation plus heureuse.

Pluralisme alors? Oui, un pluralisme qui tienne compte des recommandations du Concile (*Optatam totius* n. 16, *Gravissimum* n. 7; 10) et dans la mesure où il se réfère aux modes dont les vérités de la foi sont énoncées, et non à leur contenu, comme l'a affirmé avec tant de force et de clarté notre vénéré prédécesseur le Pape Jean XXIII, dans son célèbre discours d'ouverture du Concile (cfr. *AAS* 1962, 790, 792), en référence, tacite mais évidente, à la formule classique du « *Commonitorium* » de S. Vincent de Lérins (mort en 450): les vérités de la foi peuvent être exprimées de différentes manières, mais « avec la même signification » (*Denz. Sch.* 2802). Le pluralisme ne peut engendrer de doutes, d'équivoques, de contradictions; il ne doit pas légitimer un subjectivisme d'opinions en matière dogmatique, qui compromettrait l'identité et donc l'unité de la foi: progresser, oui, enrichir la culture, favoriser la recherche; mais démolir, non.

Nous aurions tant d'autres choses à dire sur le thème du renouveau religieux, sur le progrès théologique, par exemple, sur les relations entre la doctrine religieuse et le milieu, soit historique, soit culturel, (thème aujourd'hui très ressenti et très délicat), sur les enseignements moraux de l'Eglise et les mœurs changeantes des hommes, etc. Mais que suffise cette fois l'accent mis sur ce grand thème du renouveau religieux, afin qu'il soit lui aussi l'objet de votre réflexion stimulante, et qu'il vous fasse apprécier l'effort que l'Eglise est en train de faire ces temps-ci avec une grande fidélité et une pastorale bonté, afin de donner à la foi une protection jalouse et une ouverture aimante. Et aussi pour que ne manquent pas aux maîtres de la foi, évêques, théologiens, catéchistes, votre adhésion et votre reconnaissance.

Avec notre Bénédiction Apostolique.

VIII. NECROLOGE

P. Virgile Agnoletto

* à Montebelluna (Trévis, Italie) 17.11.1907, † à Conegliano (Trévis, Italie) 29.3.1970, à 26 ans, 39 ans de prof., 31 de sacer.

Après un séjour de vingt ans au Brésil, sa santé l'obligea à revenir en Italie. Là, les maisons de Mogliano-Veneto et de Gorizia ont été témoins de sa courtoisie et ont pu tirer profit de son ministère de confesseur et de directeur spirituel.

P. Joseph Arienti

* à Seregno (Milan, Italie) 10.7.1907, † à Bagnolo (Italie) 10.4.1970, à 62 ans, 38 de prof., 31 de sacer.

Ayant achevé ses années de formation religieuse et sacerdotale en Argentine, il fut affecté au ministère paroissial, où pendant de nombreuses années il eut l'occasion de faire preuve de ses qualités humaines et de son zèle pour les âmes. Son état de santé l'obligea à revenir en Italie. Il fut nommé aumônier de la clinique de Ropolo, où nos Soeurs gardent de lui un souvenir plein d'admiration et de reconnaissance.

Abbé Restituto Arnanz

* à Olmillo (Ségovie, Espagne) 5.10.1943, † à Madrid le 24.5.1970, à 36 ans, 6 ans de prof.

Jeune religieux, loyal et plein d'ardeur. Une brève mais douloureuse maladie vint le terrasser au moment où il achevait son triennium de « vie pratique ».

M. Pierre Assis

* à Dôres do Campo (Minas Gerais, Brésil) 18.5.1905, † à Campo Grande (Mato Grosso, Brésil) 17.4.1970, à 64 ans, 37 de prof.

Confrère humble et bon, inlassable au travail, de grande vie intérieure. Pendant de longues années il s'occupa de la sacristie de la cathédrale de Cuiabà et, ces dernières années, il se dévouait pour la paroisse Saint Jean Bosco de Campo Grande.

M. Philippe Avezza

* à Mango (Cuneo, Italie) 25.5.1886, † à Canelli (Asti, Italie) 27.5.1970, à 84 ans, 61 de prof.

Ame simple et droite. Son allure typiquement paysanne s'alliait parfaitement à la ténacité et à la régularité de son travail au four, aux champs et à d'autres travaux humbles et menus de la maison. Mais de toutes ses occupations, c'était la prière qu'il mettait au premier rang.

P. Richard Azzolini

* à Roana (Vicenza, Italie) 19.10.1899, † à Roana le 30.7.1970, à 70 ans, 45 de prof., 36 de sacerdot.

Il s'est éteint brusquement alors qu'il faisait un séjour de convalescence dans son pays natal. Serviteur bon et fidèle, sa constante préoccupation était de servir la Congrégation et de travailler au salut des âmes, fort d'une ardente dévotion à l'Eucharistie et à la Vierge Auxiliatrice.

P. Joseph Bertola

* à San-Sebastiano Po (Turin, Italie) 1.5.1884, † à Santiago (Chili) 9.4.1970, à 85 ans, 67 de prof., 59 de sacerdot. 18 années comme directeur 35 comme provincial.

A peine ordonné prêtre, il fut envoyé en Colombie. Cette Province lui doit en grande partie son extraordinaire expansion et la consolidation de ses oeuvres. Don Bertola était provincial quand éclata la Seconde guerre mondiale. Cette circonstance particulière le fit nommer représentant officiel du Recteur majeur pour toute l'Amérique latine. Il fut ensuite nommé provincial du Chili où il sut infuser son ardeur à nos oeuvres. Les organisations de jeunes, la formation du personnel salésien et la collaboration avec nos Anciens connurent alors un nouvel essor.

P. Kevin Byrne

* à Dublin (Irlande) 24.12.1920, † à Téhéran (Iran) 17.4.1970, à 48 ans, 29 de prof. et 22 de sacerdot.

Encore tout jeune religieux, il fut transféré dans la Province du Moyen Orient. C'est surtout en Iran qu'il déploya son activité apostolique. Que ce soit au confessionnal ou en chaire, sur la cour de récréation ou en classe, partout transparaissait sa foi entière et profonde d'Irlandais et sa bonté douce et inlassable de vrai Salésien.

M. Jean-Baptiste Cavagna

* à San-Pellegrino (Bergame, Italie) 13.4.1913, † à Buenos Aires (Argentine) 13.6.1970, à 56 ans, 30 de prof.

Il passa sa vie de Salésien dans les écoles agricoles. Il sut sanctifier son travail en accomplissant avec persévérance et esprit de sacrifice les charges qui lui étaient confiées.

P. Louis Colli

* à Gerenzano (Milan, Italie) 28.8.1896, † à Lanzo-Torinese (Italie) 29.6.1970, à 73 ans, 47 de prof., 44 de sacerdot.

Sa sensibilité et sa vaste culture en firent un professeur, un prédicateur et un directeur de conscience apprécié par tous ceux que sa longue et généreuse activité lui permit de rencontrer.

P. Jean Colombo

* à Milan (Italie) 18.5.1889, † à L'Aquila (Italie) 10.4.1970 à 70 ans, 41 de prof. et 28 de sacerdot.

Il avait été ouvrier avant d'entrer en Congrégation. Ses supérieurs l'envoyèrent au Brésil. Il y travailla une dizaine d'années comme coadjuteur, puis, en 1941, fut ordonné prêtre. En 1960 il dut renoncer à son travail de missionnaire et revenir en Italie. Malgré son état de santé, il rendit encore de précieux services comme confesseur.

M. Bassiano Cominetti

* à San-Stefano (Milan, Italie) 16.3.1884, † à Muzzano (Vercelli, Italie) 26.2.1970, à près de 86 ans et après 58 années de vie religieuse.

Voici le jugement que formulèrent ses supérieurs au début de sa vie religieuse: « D'une parfaite simplicité de coeur, ne connaît que le travail et la prière ». Telle fut aussi toute sa vie. A la cuisine ou au potager, on le trouvait toujours ponctuel et empressé, soucieux de servir de son mieux la communauté, simplement, sans bruit, avec ce sourire, reflet de sa droiture et de sa bonté.

P. Jules Costa

* à Imola (Italie) 11.11.1901, † à Mendal (Assam, Inde) 16.4.1970, à 68 ans, 43 de prof., 39 de sacer., 3 de dir.

Don Costa a travaillé en Assam pendant 45 ans, menant de pair l'évangélisation avec l'étude scientifique des tribus Khasi, Garo et Mikhir. Au cours de ces dernières années il s'était occupé avec patience et énergie des réfugiés chassés du Pakistan. Les motifs de son assassinat ne purent, jusqu'à ce jour, être clairement établis.

P. René Delafosse

* à Bazouges-la-Pérouse (Ille-et-Vilaine, France) 21.11.1902, † à Ressins (Loire) 19.6.1970, à 67 ans, après 35 années de vie religieuse et 28 années de sacerdoce.

Il était entré en Congrégation à l'âge de 30 ans, après avoir occupé diverses responsabilités dans l'Action catholique. Etant ingénieur agronome, il fut envoyé au Lycée agricole de Ressins, où pendant 18 ans il se dédia à l'enseignement et à la formation morale des élèves.

La présence aux obsèques de l'évêque auxiliaire de Saint-Etienne, de nombreux prêtres des environs, d'une grande foule d'anciens élèves et d'amis, témoignent de l'estime dont il était entouré et du succès de son travail d'éducateur.

P. Joseph Della Maestra

* à Basagliapenta (Udine, Italie) 4.8.1907, † à Vérone le 8.4.1970, à 62 ans, 45 de prof., 37 de sacer.

C'était un des Salésiens les plus connus et les plus estimés de Vérone. Prévoyant et attentif aux nécessités présentes, il contribua à faire passer notre école professionnelle au niveau d'un lycée technique. Elèves et anciens élèves admirèrent en lui son optimisme indéfectible, fondée sur sa foi en Dieu et sa grande confiance en l'homme.

M. Joachim Devalle

* à Belvedere-Langhe (Cuneo, Italie) 10.1.1889, † à Bagnolo (Italie) 10.4.1970, à 81 ans, 45 de prof.

Après avoir travaillé dans les postes avancés de mission, ses supérieurs le nommèrent à Manaus, pour s'occuper de l'expédition des marchandises à destination des missions du Rio Negro. Ses responsabilités et son travail ne lui firent pas perdre son esprit apostolique, nourri de la dévotion envers la Vierge auxiliaire et saint Jean Bosco.

P. Calogero Di Giorgi

* à Ribera (Girgenti, Italie) 18.2.1885, † à Santiago (Chili) 31.7.1970 à 81 ans, 58 de prof. et 49 de sacerdot.

P. Félix Dominguez Marrero

* à Maiquetia (Caracas, Vénézuéla) 21.2.1891, † à Caracas, le 31.7.1970, à 71 ans, 28 de prof., 54 de sacerdot.

Avant d'entrer en Congrégation il avait travaillé de nombreuses années en paroisse et avait assumé des charges importantes à la curie métropolitaine de Caracas. Chez nous, il se consacra surtout au travail dans les missions. Tant comme prêtre séculier que comme religieux, il se distingua par son obéissance exemplaire, sa fidélité dans les travaux obscurs et difficiles, enfin par son zèle missionnaire.

Abbé André Fabianowicz

* à Gaworzec Dolny (Varsovie, Pologne) 12.7.1949, † à Czerwinsk (Pologne) 9.7.1970 à 23 ans et après 6 années de vie religieuse.

Il mourut noyé alors qu'il cherchait à porter secours à un enfant. Son ardeur au travail et sa profonde piété laissaient présager un heureux avenir. Son sens des responsabilités et sa charité le trouvèrent préparé à faire le don de sa vie.

P. Jean Fissore

* à Bra (Cunéo, Italie) 12.1.1922, † à Turin le 19.4.1970, à 48 ans, 31 de prof., 22 de sacerdot.

Tout entier à sa charge d'enseignant, il sut communiquer aux jeunes, à travers son admiration du vrai et du beau, le sens des réalités spirituelles. A l'exemple de Don Bosco, il aima les jeunes et fut aimé d'eux. Son égalité d'humeur et sa compréhension pleine d'indulgence exerçaient une heureuse et forte influence sur les communautés où il a vécu.

P. Georges Fuchs

* à Obersaasheim (Haut-Rhin, France) 26.3.1882, † à Landser (Haut-Rhin, France) 5.4.1970, à 88 ans, 66 de prof. et 57 de sacerdot.

Ayant achevé son noviciat à Avigliana, il fut envoyé en Argentine. Peu après son ordination, il fut rappelé en Europe. Finie la guerre, il travailla en paroisse, puis dans de nombreuses maisons d'Afrique

du Nord et de France. Ses nombreux déplacements et son aptitude pour les langues firent qu'il parlait couramment, en plus du français, l'allemand, l'italien, l'espagnol et le portugais. Partout on garde de lui le souvenir d'un prêtre plein de zèle, d'un confrère d'une grande courtoisie et d'un grand travailleur.

P. Georges Galeone

* à Cisternino (Bari, Italie) 20.4.1890, † à Corigliano (Lecce, Italie) 9.8.1970, à 80 ans, 56 de prof. et 48 de sacerdot.

Son état de santé ne lui permettant plus une activité aussi intense, il rayonna d'autant plus ardemment sa charité par une disponibilité exemplaire pour les confessions.

P. Eugène Giovannini

* à Rizzolaga (Trento, Italie) 7.8.1911, † à Vérone (Italie) 12.3.1970 à 58 ans, 38 de prof. et 29 de sacerdot.

Sa bonté sereine et joviale lui gagnaient l'amitié partout où il passait. Il prit un soin tout particulier des Anciens dont il sut assurer l'union et l'entr'aide.

M. Emmanuel Gomez Fuentes

* à Alameda (Malaga, Espagne) 11.1.1898, † à Séville (Espagne) le 2.9.1970 à 58 ans, 38 de prof., 29 de sacerdot.

Rien ne l'avait préparé à être cuisinier. Pourtant, en peu de temps, il excella dans cette charge. Son désir avait été de partir pour les missions d'Amérique latine; il fut envoyé en Australie. Les contrariétés et les travaux réputés humiliants ne vinrent jamais à bout de sa bonne humeur. Il fut trouvé mort, étendu sur son lit, dans une attitude d'attente, comme s'il avait prévu ses derniers instants.

P. Diégo Grammatica

* à Caltagirone (Italie) 10.12.1885, † Bahia Blanca (Argentine) 6.4.1970 à 84 ans, 57 de prof., 61 de sacerdot.

Il avait été attiré par l'activité missionnaire des Salésiens en Patagonie. Entré en Congrégation, il y déploya une intense activité apostolique et sacerdotale. Il fut également un ardent propagateur

de la presse catholique. Il mourut à Bahia Blanca, entouré de l'affection de la communauté paroissiale à laquelle il avait dédié les dernières années de sa vie.

M. Raymond Guérillot

* à Poligny (Jura, France) 11. 5.1905, † Marseille (France) le 24.4.1970, à 64 ans, 42 de profession religieuse.

Confrère d'une disponibilité exemplaire et d'une profonde piété. Après avoir fait classe pendant de nombreuses années, il avait été chargé de l'économat. Il mourut, après de longues et atroces souffrances, des suites d'un accident de voiture.

P. Jean-Baptiste Guglielmetto

* à Bruzolo (Turin, Italie) 20.11.1893, † à Turin, le 19.3.1970, à 76 ans, 58 de prof., 48 de sacerdot., 12 comme directeur.

Caractère rigide, austère, attentif aux moindres prescriptions de la Règle, il entendait imiter Don Bosco dans la ligne de Don Rua et des premiers salésiens.

P. Francisco de la Hoz

* à Santander (Espagne) 4.6.1901, † à Séville (Espagne) 10.2.1970, à 68 ans, 46 de prof., 38 de sacerdot., 16 de dir.

Salésien qui sut allier une profonde culture et une intense activité apostolique dans les nombreuses charges et activités qu'il a assumées: membre de l'Académie des Belles Lettres, constructeur, aumônier des étudiants, conseiller à la chancellerie de l'évêché,... Homme d'une filiale dévotion à la Vierge et d'une intense vie de prière. Il avait l'habitude de consacrer une partie de sa nuit à l'adoration du Saint Sacrement.

P. Emile Jacquemin

* à Nafraiture (Belgique) 7.12.1883, † à Bovigny (Belgique) 17.8.1970, à 86 ans, 54 années de prof., 48 de sac.

Bien qu'entré en Congrégation à l'âge de 32 ans, il tint cependant à se soumettre au cycle complet des études pour se préparer au sacerdoce. Il mourut au cours d'un pèlerinage à un sanctuaire de la Vierge.

P. Ignace Knorr

* à Pinkòc (Vas, Hongrie) 25.7.1895, † Pannonhalma (Hongrie) 10.7.1970, à 74 ans, 53 de prof., 43 de sacer., 6 comme directeur.

Confrère intelligent et studieux, humble et doux. Pendant les années de la dispersion il rendit de grands services comme aumônier et comme administrateur de l'archidiocèse d'Eger. Il mourut à l'hospice des religieux âgés et invalides de Pannonhalma, où il s'était retiré depuis 1965.

M. Jean Lagorio

* à Benavides (Buenos Aires, Argentine) 30.7.1886, à Alta Gracia Argentine 19.6.1970, à 83 ans, après 61 années de prof.

Religieux exemplaire, fidèle et scrupuleux dans l'accomplissement de sa tâche, travailleur inlassable, humble et discret, homme d'une profonde vie intérieure.

P. Pierre Lajolo

* à Vinchio d'Asti (Italie) 2.1.1884, † à Milan (Italie) 12.4.1970, à 86 ans, 67 années de prof., 58 de sac., 6 comme directeur.

La devise « Da mihi animas » resta, sa vie durant, le mot d'ordre de ses activités. Ses longues années de directorat et de ministère paroissial à Milan révélèrent en lui un homme détaché, compréhensif, attentif aux besoins nouveaux de l'Eglise, spécialement des jeunes.

P. Théopompe Leonatti

* à Turin (Italie) 6.11.1882, † à Collesalveti (Livorno, Italie) 20.5.1970, à 87 ans, après 63 années de prof., 56 de sacer., 6 comme directeur.

Tempérament optimiste et serein. Il ne cachait pas sa joie d'être salésien et prêtre; il le prouvait surtout par son extraordinaire disponibilité pour l'assistance et pour les confessions.

P. Bonaventure Li Pira

* à Collesano (Palermo, Italie) 13.1.1911, † à Catania (Italie) le 28.6.1970, à 59 ans, après 42 années de prof., 30 de sacer., 6 comme directeur.

Esprit ouvert et attentif aux nécessités du temps présent, il s'efforçait de se tenir au courant des exigences modernes de l'apostolat. Mais son attention allait surtout aux personnes, les aidant à résoudre leurs

problèmes et à illuminer leur foi. Il était le salésien le plus populaire de Catania. Son affabilité et sa bonne humeur constante avaient suscité autour de lui la confiance et un affectueux respect.

P. Salvatore Lo Giudice

* à Certuripa (Catania, Italie) 28.2.1910, † à San Gregorio (Catania, Italie) 3.6.1970, à 60 ans, après 43 années de prof., 46 de sacerdot., et 6 comme directeur.

Il était originaire d'une famille qui a donné trois fils à la Congrégation. Après avoir passé sa licence en Sciences naturelles, il fut nommé conseiller des études au scolasticat de philosophie de San Gregorio. Là il fut pour tous un exemple de vie studieuse et religieuse. Il s'éteignit en toute sérénité après une longue et douloureuse maladie.

P. Adalbert Ludwig

* à Mayence-Gonsenheim (Allemagne fédérale) 27.2.1905, † à Helenenberg (Allemagne) 10.8.1970, à 65 ans, après 39 années de prof., 31 de sacerdoce.

Nos maisons de Munich, Wiesbaden et, ces dernières années, Helenenberg furent les témoins et les bénéficiaires de son intense et fructueuse activité sacerdotale. Le Seigneur le rappela à lui après une longue et ultime préparation de dix années de souffrances.

P. Jean Magdič

* à Renkooci (Prekmurje, Yougoslavie) 11.4.1911, † à Turin (Italie) le 1.5.1970, à 59 ans, après 39 de prof., 30 de sacerdot.

C'est très jeune qu'il avait quitté sa patrie pour pouvoir réaliser sa vocation à la vie religieuse. Tempérament joyeux et dynamique. Assistant et enseignant dans plusieurs maisons d'Italie et de Suisse jusqu'à ce qu'il fut appelé, en 1956, à rendre service au Bureau central de la presse salésienne à Turin. Un mal insidieux, qui c'est révélé brusquement, donna la mesure des vertus de ce salésien travailleur. Il conclut sa tâche terrestre le 1er mai, le jour de la fête de « saint Joseph, travailleur ».

P. Charles Martinotti

* à Pontestura (Alessandria, Italie) 5.4.1916, † à Turin, le 6.6.1970, à 54 ans, après 35 années de prof., 24 de sacerdot., 20 comme directeur.

Il fut un de ces salésiens selon le coeur de Don Bosco. Prêtre humble, zélé, pieux. Educateur tout dévoué à ses jeunes, toujours

soucieux de les former à la bonté et à la constance. Les confrères connurent en lui un directeur compréhensif, affable, payant de sa propre personne. Un accident de la route vint briser, à l'âge de 54 ans, l'élan de ce confrère plein d'enthousiasme et de sagesse.

P. Erminio Mascagni

* à Montese (Modena Italie) 7.7.1923, † à la Guaira (Vénézuéla) 26.11.1970, à 46 ans, après 30 années de prof. et 20 de sacerdot.

Travailleur infatigable, il exerça con intense activité sacerdotale dans les maisons de Cali, Ibagué, Bogotà, Pereira et Ceja.

M. Romano Micheletti

* à Imèr (Trento, Italie) 18.4.1906, † à Bologne (Italie) 11.12.1969, à 63 ans, après 45 années de prof.

Il fut la disponibilité même: bien que relieur de métier, il accepta de se rendre utile en faisant le factotum dans plusieurs maisons. Il révéla la diversité de ses dons et ses grandes qualités d'âmes en accomplissant de manière exemplaire les charges aussi différentes que celles de dépendier, d'infirmier et de comptable. Sous son aspect austère, ce confrère cachait un coeur d'or.

P. Arnaud Milford

* à Rio de Janeiro (Bresil) 22.5.1894, † Londres (Grande-Bretagne) 30.12.1969, à l'âge de 75 ans, après 56 années de prof., 44 de sacerdot.

Après avoir été ordonné prêtre à Turin, il travailla quelques années en Italie et au Portugal, puis en Angleterre. Il fut un enseignant estimé et aimé, tant par ses élèves que par les Anciens et les parents. Il était également pour ses compatriotes brésiliens résidant à Londres un ami et un père.

P. Erménégilde Murtas

* à Uras (Cagliari, Italie) 28.12.1908, † à Castellamare di Stabia (Naples) 1.7.1970, à 61 ans, après 44 de prof., 36 de sacerdot., 14 comme directeur et 6 comme provincial.

Les nombreux confrères qui l'ont connu, se souviennent de lui comme d'un « maître spirituel ». Son contact assidu avec les Pères de l'Eglise et les premiers grands salésiens, et surtout sa profonde vie intérieure, faisaient qu'il enseignait avec clarté et profondeur. Il était

estimé non seulement comme assistant dans les maisons de formation ou comme supérieur, mais aussi dans le diocèse comme membre du Conseil presbytéral et comme confesseur. Son départ de cette vie, en toute tranquillité et discrétion, prend valeur d'un ultime enseignement de sa part.

P. Ferdinand Navàrlaz

* à Montevideo (Uruguay) 6.6.1885, † Montevideo 30.5.1970, à près de 85 ans, après 68 années de prof., 61 de sacerdot., et 3 comme directeur.

Le Père Fernando laisse un grand vide au milieu des « Talleres Don Bosco » de Montevideo. Il consacra toute sa vie à ses apprentis, dont il fut l'assistant et le conseiller des études. Son exceptionnelle personnalité et son tempérament vigoureux surent créer dans son école un rythme de vie fait de travail intense et austère, alterné par les heures de joyeuse détente des jours de fête, du chant choral et de la musique instrumentale, ou tout simplement des heures de récréation.

P. François Nee

* à Jamaica Plain (Massachusetts, Etats-Unis d'Amérique) 11.3.1929, † à Ipswich (Massachusetts) à 41 ans, après 20 années de prof. et 10 de sacerdoce.

Homme méthodique et calme, autant au milieu de sa communauté que dans ses charges d'assistant et de secrétaire. Il fit preuve de ce même calme pendant les cinq années qui suivirent son opération d'une tumeur cancéreuse, alors que progressivement le souffrance et la paralysie le gagnaient.

P. Joseph Nemček

* à Frivald (Slovaquie) 5.3.1915, † à Santiago du Chili, le 18.10.1969, à 54 ans, après 33 années de prof. et 22 de sacerdoce.

C'est à l'âge de vingt ans qu'il quitta sa patrie pour le Chili. Il y resta jusqu'à la fin de sa vie, se dépensant sans compter pour ses élèves et les jeunes de son patronage.

M. Nicolas Odone

* à Bossiglione Inferiore (Gènes, Italie) 30.3.1887, † à Bagnolo de Piémont le 2.8.1970, à l'âge de 93 ans, après 71 de prof.

Chère et sympathique figure de coadjuteur qui nous rappelait les temps de Don Rua, entre les mains duquel il avait d'ailleurs émis ses

vœux perpétuels en 1899. Pendant son long séjour dans les maisons de Piossasco et de Bagnolo, où il s'était retiré, il continuait à s'intéresser à l'histoire et aux événements de la Congrégation en lisant régulièrement les « Memorie biografiche », le Bulletin salésien et les nouvelles missionnaires, en particulier celles qui lui venaient du Chili, où il s'était dépensé pendant de nombreuses années.

P. Louis Ornaghi

* à Lissone (Milan, Italie) 12.9.1906, † à Sondrio (Italie) 2.7.1970 à 63 ans, après 45 années de prof., et 39 de sacerdoce.

A la fois exigeant et plein de compréhension, il sut se faire aimer et respecter au cours de ses longues années où il avait chargé de la discipline. Retiré à Sondrio, sa présence passa presque inaperçue. Son poste de travail comme guide spirituel se déroulait au confessionnal, où beaucoup, sans le connaître autrement, savaient rencontrer en lui une âme profondément sacerdotale.

P. Louis Pedotti

* à Buenos Aires (Argentine) 27.5.1903, † à Buenos Aires, le 12.2.1970, à 66 ans, après 50 années de prof., 40 de sacer. et une année de directeur.

Professeur aux cours vivants et riches, surtout dans l'enseignement des sciences. Il sut de faire estimer et aimer, tant de ses élèves que de ses collègues, par ses manières courtoises et simples. Dans toutes les charges qui lui furent confiées, il s'efforça toujours de réaliser son idéal salésien.

P. Stanislas Plywaczyk

* à Jedlec (Pologne) 10.11.1880, † à Kopiec (Pologne) 4.12.1969, à 89 ans, après 70 années de prof., 63 de sacer., 33 années comme directeur et 14 comme provincial.

Son activité salésienne débuta à Oswiecim, où il fut un des fondateurs de la première maison salésienne de Pologne. Il en fut directeur en 1908, puis maître des novices. Il fut le premier provincial de Hongrie, puis de la province septentrionale de Pologne. Après l'invasion de 1939, il prit en mains le scolasticat de théologie, où pendant de nombreuses années il assura la relève des jeunes générations salésiennes. Son tempérament expansif et joyeux suscitaient autour de lui la sym-

pathie. Ses confrères voyaient en lui l'incarnation de l'idéal de Don Bosco, selon le modèle présenté par Mgr. Cagliéro.

P. Charles Raval dini

* à Roncofreddo (Forlì, Italie) 31.7.1933, † à Bologne (Italie) 9.8.1970, à 37 ans, après 14 années de profession et 4 de sacerdoce.

Son ministère sacerdotal fut de courte durée et fut marqué par la souffrance. Il célébrait la sainte messe avec la même ferveur que son jour d'ordination. Ses rapports avec les jeunes étaient tous marqués par son souci des âmes.

P. Othon Riedmayer

* à Munich (Allemagne) 6.10.1901, † à Bamberg (Allemagne) 29.3.1970, à 68 ans, après 43 années de prof., 37 de sacerdot. et 14 comme directeur.

Il était parti pour les missions du Pérou, alors qu'il était encore novice. Il se dépensa pendant près de vingt ans auprès de la tribu des Kivari. Il paya son dévouement par une longue maladie dont les conséquences se firent sentir jusqu'à la fin de sa vie. Son état de santé exigea son retour en Allemagne, où il passa les quatre dernières années de sa vie.

M. Edouard Riva

* à Monza (Milan) 16.12.1894, † Vallecrosia (Italie) 15.6.1970, à 75 ans, après 42 années de prof.

Toujours prêt à exécuter les tâches les plus diverses qui lui étaient confiées, il resta jusqu'au bout un modèle d'ardeur au travail, de simplicité, de bonne humeur, de sens religieux des événements et des personnes.

M. Jean-Baptiste Rossotti

* à Sale Langhe (Cuneo, Italie) 26.3.1910, † à Bagnolo (Italie) 15.8.1970, à 60 ans, après 39 années de vie religieuse.

On peut dire qu'il déploya toute son activité de salésien dans la typographie. Les ateliers de San-Benigno-Canavese, de Turin et surtout ceux du Colle-Don-Bosco doivent beaucoup à son enthousiasme et à sa compétence. De 1945 à 1950, il fut le directeur technique de l'Imprimeria polyglotte du Vatican. Sa compétence fut officiellement reconnue par les plus hautes autorités de la Cité.

P. Joseph Ruggeri

* à Trecastagni (Catania, Italie) 23.4.1901, † à Gela (Caltanissetta, Italie) 21.7.1970, à 68 ans, après 52 années de prof. et 43 de sacerdot.

Il appartenait à une famille assez exceptionnelle qui donna sept de ses enfants au Seigneur: trois prêtres salésiens, trois soeurs salésiennes et une soeur carmélite. Après quelques années normales, son état de santé l'obligea à vivre pendant une longue période en dehors de chez nous. Enfin, pour Noël 1967, il put réintégrer sa communauté, au milieu de laquelle il fut pour tous un sujet d'édification par son recueillement et sa vie de prière.

P. Callixte Schincariol

* à Pescincanna (Fiume-Veneto, Italie) 15.4.1907, † à Comodoro-Rivadavia (Argentine) 24.3.1970, à 62 ans, après 45 années de prof., 37 de sacerdot. et 6 comme directeur.

Depuis son enfance, tout son comportement portait la marque d'une forte personnalité et d'un constant souci apostolique. Partout où il passa, il donna le témoignage d'une foi intensément vécue. Son influence rayonnait au-delà des limites du collège ou de la paroisse où il travaillait.

P. Jean Schmid

* à Egna (Trento, Italie) 6.11.1902, † à Guayaquil (Equator) 19.5.1970, à 67 ans, après 37 de prof., 30 de sacerdot. et 13 comme directeur.

Pendant quatorze ans, il déploya son intense activité apostolique au milieu des missions de Mendez, de Limòn et de Gualaquiza. En 1956, son état de santé le contraignit à se replier à Quito et à Guayaquil, où il fut tout au service de la paroisse.

P. Charles Schwarze

* à Hötensleben (Allemagne) 24.10.1891, † à Brückenau (Allemagne) 21.5.1970, à 78 ans, après 50 de prof. 44de sacerdot. et 15 comme directeur.

Il était entré assez tardivement en Congrégation. Peu après son ordination, il fut envoyé comme préfet et comme directeur à Ensdorf. Il passa les dernières années de sa vie à Sannerz, dont il avait été le directeur pendant neuf ans.

P. Joseph Šiška

* à Ljubljana (Yougoslavie) 8.1.1886, † à Salvador (Brésil, Etat de Bahia) 11.12.1969, à 83 ans, après 58 années de prof. et 47 de sacerdot.

Il commença son travail dans l'Etat de l'Amazonie. Pendant de longues années il fut professeur, conseiller des études et catéchiste. Ces dernières années le virent comme confesseur au Sanctuaire de N.-D.-Auxiliatrice à Salvator-Bahia.

Mgr Emile Sosa

* à Asuncion (Paraguay) 28.9.1884, † à Ypacaral (Paraguay) 24.3.1970, à 85 ans, après 67 années de prof., 58 de sacerdot., 12 années comme directeur, 32 comme évêque de Concepcion.

Homme dynamique, organisateur né, il fut chargé, avec deux autres prêtres, des missions du Chaco. Nommé évêque de Concepcion et Chaco, il continua avec la même ardeur son activité d'évangélisation et d'organisation du diocèse: il lança l'Action catholique, organisa la catéchèse, érigea le grand séminaire national, fonda des écoles paroissiales, encouragea les exercices spirituels,... Il savait être présent, immédiatement et efficacement, pour faire face aux situations difficiles. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut un exemple de piété fervente, de zèle, d'esprit salésien. Il marqua de son empreinte l'histoire religieuse du Paraguay.

M. Paul Stano

* à Terchova (Tchécoslovaquie) 1.2.1914, † à Chomutov (Tchécoslovaquie) 14.11.1969, à 53 ans, après 32 années de prof.

Quand le Provincial annonça sa mort, il le compara à « l'homme juste » de la sainte Ecriture. Au milieu de ses confrères ou dans son atelier de boulangerie, partout il faisait preuve de constante bonne humeur et de son ardeur au travail.

P. Charles Stramucci

* à Las Palmas (Buenos Aires, Argentine) 23.10.1917, † à Buenos Aires, le 27.2.1970, à 52 ans, après 34 années de prof. et 23 de sacerdot.

La Congrégation attendait encore beaucoup du talent et du zèle pastoral de ce prêtre, brusquement diminué par une douloureuse infirmité. Sa compétence en psychopédagogie et la teneur des nombreux exercices spirituels qu'il acceptait de prêcher l'avaient fait connaître et estimer bien au-delà des limites de sa communauté.

P. Ange Suani

* à Tabellano (Mantova, Italie) 25.4.1919, † à Guayaquil (Equateur) 8.6.1970, à 51 ans, après 33 années de prof. et 22 de sacerdot.

Son caractère simple, franc et joyeux le faisait aimer spécialement des jeunes, des pauvres et des ouvriers. En 1947, il réussit à surmonter une grave opération des reins. Il y survécut pendant près de 23 ans, mettant son optimisme et son courage au service de son zèle apostolique.

P. Auguste Tomasino

* à Irigoyen (Santa Fe, Argentine) 22.12.1887, † à Buenos Aires, le 9.7.1970, à 82 ans, après 53 années de prof. et 44 de sacerdot.

Après avoir enseigné pendant une vingtaine d'années, ses supérieurs l'envoyèrent en paroisse. Là, il continua à mettre au service des âmes ses qualités de jugement, de précision et de clarté, jointes à une inlassable bonté.

P. Antoine Tranavicius

* à Pasvalys (Lituanie) 8.11.1909, † à Frascati (Italie) 21.4.1970, à 60 ans, après 38 années de prof. et 30 de sacerdot.

Il était un des premiers salésiens qui avaient été attirés par le prestige de Don Skeltis. Il quitta très jeune sa patrie et ne put jamais y revenir. Pendant seize ans il travailla au Portugal, puis au Collège des Lithuaniens de Castelnuovo-Don-Bosco. Partout il donna le témoignage de son esprit d'abnégation, de détachement et de souci apostolique.

P. Pierre Uberti

* à Battifollo (Cuneo, Italie) 8.4.1883, † à Cordoba (Argentine) 23.7.1970, à 87 ans, 59 de prof., 52 de sacerdot. et 3 années comme directeur.

Il se distingua par son zèle inlassable pour le salut des âmes et pour son grand attachement à la Congrégation. Face à ces deux grands amours, rien ne pouvait le modérer, ni les contrariétés, ni les maladies, ni l'âge. La beauté de la Maison de Dieu, la liturgie, la prédication, les longues heures au confessionnal, les visites aux malades, son dévouement auprès des jeunes et des pauvres ont été les moyens dont il s'est servi pour guider de nombreuses âmes vers Dieu.

P. Evrard Wirdeier

* à Waltrop (Allemagne) 17.1.1906, † à Hessisch-Lichtenau (Allemagne) 26.2.1970, à 64 ans, après 34 de prof. et 20 de sacerdot.

Consciencieux et dévoué pendant ses années d'assistant au milieu des jeunes délinquants, il fit preuve des mêmes qualités dans son ministère pastoral aux milieu des catholiques dispersés de la Hesse. Il quitta son travail apostolique après une longue et pénible maladie.

P. Isidore Vitancourt

* à Rocha (Uruguay) 2.1.1900, † à Montevideo (Uruguay) 7.5.1970, à 70 ans, après 45 années de prof. et 36 de sacerdot.

Il passa toute sa vie au milieu de nos jeunes aspirants. Il fut pour eux un modèle de recueillement, d'esprit de sacrifice, de dévouement discret et surtout d'une indéfectible bonne humeur.

M. Michel Zablocki

* à Czernichwce (Pologne) 11.2.1881, † à Zapatoca (Colombie) 20.4.1970, à 89 ans, après 61 années de prof.

A peine entré en Congrégation, ses supérieurs l'envoyèrent en Colombie où il se dévoua, pendant plusieurs années, au milieu des lépreux de Cano de Loro. Il fut ensuite appelé à diriger les travaux de construction d'autres maisons de la province. Partout il fit preuve de ses compétences professionnelles et de ses solides qualités religieuses.

P. Maximilien Zachlod

* à Chorzów (Pologne) 14.12.1911, † à Katowice (Pologne) 3.6.1970, à 58 ans, après 38 de prof. et 28 de sacerdoce.

Sa jeunesse d'âme, son affabilité, sa disponibilité pour toutes les formes de ministère sacerdotal, faisaient de lui un pasteur estimé et recherché.

P. Georges Žmegač

* à Ladanje-Vinica (Yougoslavie) 14.4.1915, † à Rijeka (Yougoslavie) 4.5.1970, à 55 ans, après 37 années de prof. et 27 de sacerdoce.

Sa constante bonne humeur savait attirer autour de lui les jeunes. A la manière de Don Bosco, il sut les aimer et s'en faire aimer. Les circonstances politiques et, récemment, sa maladie lui interdirent ses anciennes activités apostoliques.

M. Joseph Zublena

* à Cigliano (Novara, Italie) 31.12.1887, † à Cuenca (Equateur) 12.1.1970, à 82 ans, après 14 années de prof.

Après douze années de vie religieuse il demanda à être dispensé de ses voeux. Il retourna peu après dans la maison qu'il avait quitté. Il y vécut comme familial, menant une vie de travail et de prière. Ce n'est que deux ans avant sa mort qu'il obtint d'émettre à nouveau ses voeux de religion.

2° Elenco 1970

N.	COGNOME E NOME	LUOGO DI NASCITA	DATA DI NASC.	E MORTE	ETÀ	LUOGO DI M.	ISP.
39	Sac. AGNOLETTO Virgilio	Montebelluna (I)	17.11.1907	29.3.1970	62	Conegliano (I)	Vn
40	Sac. ARIENTI Giuseppe	Seregno (I)	10.7.1907	10.4.1970	62	Bagnolo (I)	No
41	Ch. ARNANZ Restituto	Olinillo (E)	5.10.1943	24.5.1970	26	Madrid (E)	Ma
42	Coad. ASSIS Pietro	Dôres (BR)	18.5.1905	17.4.1970	64	Campo Grande (BR)	CG
43	Coad. AVEZZA Filippo	Mango (I)	25.5.1886	27.5.1970	84	Canelli (I)	No
44	Sac. AZZOLINI Riccardo	Roana (I)	19. 10.1899	30.7.1970	70	Roana (I)	Vn
45	Sac. BERTOLA Giuseppe	S. Sebastiano Po (I)	1.5.1884	9.4.1970	85	Santiago (RCH)	Cl
46	Sac. BYRNE Kevin	Dublino (SE)	24.12.1920	17.4.1969	48	Teheran (Iran)	Or
47	Coad. CAVAGNA Battista	S. Pellegrino (I)	13.9.1913	13.6.1970	56	Buenos Aires (RA)	LP
48	Sac. COLLI Luigi	Gerenzano (I)	28.8.1896	29.6.1970	73	Lanzo To. (I)	Sb
49	Sac. COLOMBO Giovanni	Milano (I)	18.5.1899	10.4.1970	70	L'Aquila (I)	Ad
50	Coad. COMINETTI Bassiano	S. Stefano (I)	16.3.1884	26.2.1970	86	Muzzano (I)	No
51	Sac. COSTA Giulio	Imola (I)	11.11.1901	16.4.1970	68	Mendai (ID)	Ga
52	Sac. DELAFOSSÉ Renato	Bazouges-le-P. (F)	21.11.1902	19.6.1970	67	Ressins (F)	Ly
53	Sac. DELLA MABSTRA Gius.	Basagliapenta (I)	4.8.1907	8.4.1970	62	Verona (I)	Vr
54	Coad. DEVALLE Gioachino	Belvedere Langhe (I)	10.1.1889	10.4.1970	81	Bagnolo	Mn
55	Sac. DI GIORGI Calogero	Ribera (I)	18.2.1885	1.5.1969	84	Santiago (RCH)	Cl
56	Sac. DOMINGUEZ Felice	Maiquetia (VZ)	21.2.1891	31.7.1970	79	Caracas (VZ)	Vz
57	Ch. FABIANOWICZ Andrea	Gaworzec Dolny (PL)	12.7.1947	9.7.1970	23	Czerwinsk (PL)	Ló
58	Sac. FISSORE Giovanni	Bra (I)	12.1.1922	19.4.1970	48	Torino (I)	Sb
59	Sac. FUCHS Giorgio	Obersaasheim (F)	26.3.1882	5.4.1970	88	Landser (F)	Ly
60	Sac. GALEONE Giorgio	Cisternino (I)	20.4.1890	9.8.1970	80	Corigliano (I)	Pu
61	Sac. GIOVANNINI Eugenio	Rizzolaga (I)	7.8.1911	12.3.1970	58	Verona (I)	Vr
62	Coad. GOMEZ Fuentes Emanuele	Alameda (E)	11.1.1898	2.9.1969	71	Sevilla (E)	Se
63	Sac. GRAMMATICA Diego	Caltagirone (I)	10.12.1885	6.4.1970	84	Bahia Blanca (RA)	BB
64	Coad. GUERILLOT Raimondo	Poligny (F)	11.5.1905	24.4.1970	64	Marseille (F)	Ly
65	Sac. GUGLIELMETTO Gv. B.	Bruzolo (I)	20.11.1893	19.3.1970	76	Torino (I)	Sb
66	Sac. HOZ Francesco	Santander (E)	4.6.1901	10.2.1970	68	Sevilla (E)	Se
67	Sac. JACQMIN Emilio	Nafraiture (B)	7.12.1883	17.8.1970	86	Bovigny (B)	Lb
68	Sac. KNORR Ignazio	Pinkóc (H)	25.7.1895	10.7.1970	74	Pannonhalma (H)	Un
69	Coad. LAGORIO Giovanni	Benavides (RA)	30.7.1886	19.6.1970	83	Alta Gracia (RA)	Cr
70	Sac. LAJOLO Pietro	Vinchio d'Asti (I)	2.1.1884	12.4.1970	86	Milano (I)	Lo
71	Sac. LEONATTI Teopompo	Torino (I)	6.11.1882	20.5.1970	87	Collesalveti (I)	Li
72	Sac. LI PIRA Bonaventura	Collesano (I)	13.1.1911	28.6.1970	59	Catania (I)	Sc

73	Sac.	LO GIUDICE Salvatore	Certurpa (I)	28.2.1910	3.6.1970	60	S. Gregorio (I)	Sc
74	Sac.	LUDWIG Adalberto	Mainz-Gonsenheim (D)	27.2.1905	10.8.1970	65	Helenenberg (D)	Kö
75	Sac.	MAGDIĆ Giovanni	Renkocci (YU)	11.4.1911	1.5.1970	59	Torino (I)	Cn
76	Sac.	MARTINOZZI Carlo	Pontestura (I)	5.4.1916	6.6.1970	54	Torino (I)	Sb
77	Sac.	MASCALOTTI Erminio	Montese (I)	7.7.1923	26.1.1970	46	La Guaira (VZ)	Md
78	Coad.	MICHELETTI Romano	Imer (I)	18.4.1906	11.12.1969	63	Bologna (I)	Lo
79	Sac.	MILFORD Armando	Rio de Janeiro (BR)	22.5.1894	30.12.1969	75	London (GB)	Ig
80	Sac.	NAVARAS Ermenegildo	Uras (I)	28.12.1908	1.7.1970	61	Castellammare (I)	Cp
81	Sac.	NAVALAZ Ferdinand	Montevideo (U)	6.6.1885	30.5.1970	85	Montevideo (U)	U
82	Sac.	NEE Francesco G.	Jamaica Plain (USA)	11.3.1929	3.4.1970	41	Ipswich (USA)	NR
83	Sac.	NEMCEK Giuseppe	Friald (Slov.)	5.3.1915	8.10.1969	54	Santiago (RCH)	Cl
84	Coad.	ODONE Nicola	Bossigione Inf. (I)	30.3.1877	2.8.1970	93	Bagnolo (I)	Cn
85	Sac.	ORNAGHI Luigi	Lissone (I)	12.9.1906	2.7.1970	63	Sondrio (I)	Lo
86	Sac.	PEDOTTI Luigi F.	Buenos Aires (RA)	27.5.1903	12.2.1970	66	Buenos Aires (RA)	BA
87	Sac.	PLYWACZYK Stanislaw	Jedlec (PL)	10.11.1880	4.12.1969	89	Koptec (PL)	Kr
88	Sac.	RAVALDINI Carlo	Roncofreddo (I)	31.7.1933	29.3.1970	37	Bologna (I)	Ad
89	Sac.	RIEDMAYER Ottone	München (D)	6.10.1901	29.3.1970	68	Bamberg (D)	Mü
90	Coad.	RIVA Edoardo	Monza (I)	16.12.1894	15.6.1970	75	Vallecrosia (I)	Li
91	Coad.	ROSSOTTI Giov. B.	Sale Langhe (I)	26.3.1910	15.8.1970	60	Bagnolo (I)	Li
92	Sac.	RUGGERI Giuseppe	Trecastagni (I)	23.9.1901	21.7.1970	68	Gela (I)	Sc
93	Sac.	SCHINCARIOL Callisto	Pescinanna (I)	15.4.1907	24.3.1970	62	Comodoro Riv. (RA)	BB
94	Sac.	SCHMID Giovanni	Egna (I)	6.11.1902	19.5.1970	67	Guayaquil (EQ)	Qu
95	Sac.	SCHWARZE Carlo	Hötensleben (D)	24.10.1891	21.5.1970	78	Brückenau (D)	Kö
96	Sac.	SISKA Giuseppe	Ljubljana (YU)	8.1.1886	11.12.1969	83	Salvador (BR)	Re
97	Mons.	SOSA Emilio	Asunción (PY)	28.9.1884	24.3.1970	85	Ypacarai (PY)	Pa
98	Coad.	STANO Paolo	Terchova (Slov.)	1.2.1914	14.11.1969	55	Chornutov (Boemia)	Bo
99	Sac.	STRAMUCCI Carlo G.	Las Palmas (RA)	23.10.1917	27.2.1970	52	Buenos Aires (RA)	BA
100	Sac.	SUANI Angelo	Tabellano (I)	25.4.1919	8.6.1970	51	Guayaquil (EQ)	Qu
101	Sac.	TOMASINO Agostino	Irigoyen (RA)	22.12.1887	9.7.1970	82	Buenos Aires (RA)	BA
102	Sac.	TRANAVICIUS Antonio	Pasvalys (Lit.)	8.11.1909	21.4.1970	60	Frascati (I)	Ro
103	Sac.	UBERTI Pietro A.	Battifollo (I)	8.4.1883	23.7.1970	87	Córdoba (RA)	Cr
104	Sac.	WIRDEIER Eberardo	Waltrop (D)	17.1.1906	26.2.1970	64	Hessisch-Lich. (D)	Kö
105	Sac.	VITANCURT Isidoro	Rocha (U)	2.1.1900	7.5.1970	70	Montevideo (U)	U
106	Coad.	ZABLOCKI Michele	Czernichwce (PL)	11.2.1881	20.4.1970	89	Zapatoca (CO)	Bg
107	Sac.	ZACHLOD Massimiliano	Chorzów (PL)	14.12.1911	3.6.1970	58	Katowice (PL)	Kr
108	Sac.	ZMEGAC Giorgio	Ladanje-Vinica (YU)	14.4.1915	4.5.1970	55	Rijeka (YU)	Cz
109	Coad.	ZUBLENA Giuseppe	Cigliano (I)	31.12.1887	12.1.1970	82	Cuenca (EQ)	Cc